LES CHRONIQUES DU
ROYAUME DE PANTOUFLIA

PRINCE PRIGIO

ANDREW LANG

Prince Prigio

ou la malédiction de l'intelligence

… écrit par Andrew Lang

… traduit par Françoise Gries

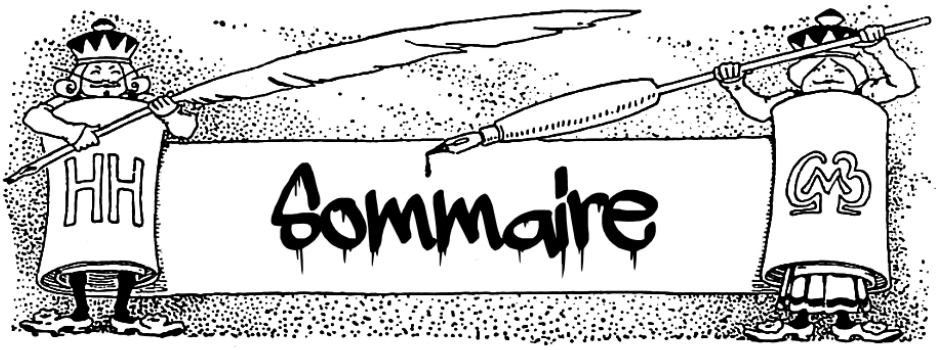
Image de couverture et frontispice : *Canva, Playground*

Illustrations : *Gordon Browne*

Titre original : *Prince Prigio, 1889*

Cette œuvre constitue dans sa globalité une création personnelle. Elle est publiée sous licence CC-BY-NC-ND. Est seule autorisée la diffusion de l'œuvre originale, sauf à des fins commerciales, sans modification et dans son intégralité.

ISBN : 978-2-9567623-8-6



1 - La malédiction de l'intelligence *6*

2 - Un enfant bien difficile *10*

3 - Le dragon cracheur de feu *13*

4 - Une découverte inattendue *20*

5 - Prigio tombe amoureux. *24*

6 - À la recherche du dragon *34*

7 - Le premier stratagème de Prigio *37*

8 - Le combat *41*

9 - La vengeance du roi Grognio *45*

10 - Le dilemme de Grognio *52*

11 - Prigio reçoit ses récompenses. *57*

12 - Père et fils trouvent un terrain d'entente. *62*

13 - Le deuxième stratagème de Prigio *67*

14 -Épilogue *74*

Préface de l'auteur

Le livre que vous avez entre les mains a été écrit par votre serviteur, grâce aux renseignements fournis par les Archives Royales de Pantouflia.

Très peu de détails historiques au sujet de cet ancien royaume sont parvenus jusqu'à nous. Malgré tout, nous savons de source sûre que la famille royale de Pantouflia était originaire de la Grèce antique, certains de leurs ascendants s'étant réfugiés à Pantouflia lors des premières croisades. Selon leurs propres dires, ils recherchaient à fuir la fatigue, ainsi que les dangers des combats. Le blason royal de Pantouflia représente en effet un loir assoupi. La devise du royaume qui y est inscrite, traduite en grec ancien, signifie : « Nous sommes prêts à vivre sans rien, si c'est pour vivre sans soucis ».

- Chapitre I -

La malédiction de l'intelligence

u royaume de Pantouflia, régnaient autrefois un roi et une reine. Le couple royal possédait pratiquement tout ce qu'il aurait pu souhaiter. À l'exception d'une chose : ils n'avaient pas d'enfant. Cette situation contrariait davantage le roi que son épouse. Cette dernière, se trouvant être fort intelligente et cultivée, trouvait quelques avantages à cette situation qui lui laissait beaucoup de temps libre. De plus, petite fille, elle avait détesté jouer à la poupée. Malgré tout, en dépit de tous les ouvrages qu'elle lisait et de tous les tableaux qu'elle peignait, la reine finit par se languir, et aurait été bien heureuse de donner naissance à un petit prince.

Le roi eut le désir de consulter les fées. Mais la reine ne voulut pas entendre parler d'une telle chose. Elle ne croyait pas aux fées, et affirmait qu'elles n'avaient jamais existé. De cette opinion, elle ne voulait pas démordre, alors même que des chapitres entiers de l'Histoire de la Famille royale ne parlaient que de cela.

Quelque temps plus tard cependant, ils finirent par avoir un fils, qui était considéré comme le plus bel enfant qu'on eût jamais vu. Sa Majesté elle-même dut convenir que, même s'il lui était impossible de croire à toutes les flatteries de ses courtisans, c'était véritablement un bel enfant, un très bel enfant.

Le baptême du petit garçon approchant, le roi et la reine discutèrent de l'évènement, tout en prenant leur petit déjeuner dans le salon d'été, une pièce magnifique, où étaient exposés les portraits de tous les ancêtres du couple royal. On pouvait y admirer Cendrillon, la grand-mère du monarque, son petit pied chaussé d'une pantoufle de verre, ou encore le Marquis de Carabas, qui, comme chacun le sait, fut promu héritier du trône après avoir épousé la fille du roi. Sur le bras de son

siège royal, était assis son célèbre chat, chaussé de bottes. On y voyait également le portrait d'une très belle dame, profondément endormie : il s'agissait de la Belle au Bois dormant, une autre ancêtre de la famille royale. Et encore beaucoup d'autres tableaux, représentant des gens célèbres.

« Avez-vous pensé à inviter les bonnes personnes, ma chère ? demanda le roi à son épouse.

— Il faut inviter *tout le monde*, répondit la reine.

— Les gens peuvent se montrer tellement susceptibles, en de telles occasions, dit sa Majesté. Vous n'avez oublié aucune des tantes ?

— Ces vieilles biques ? Certainement pas ! répliqua la reine.

- Car les tantes de son époux étaient à l'ancienne mode, et n'approuvaient pas sa conduite, ce dont elle était parfaitement consciente. -

— Dans leur genre, ce sont quand même de bien gentilles vieilles dames, dit le roi. Et elles ont été bonnes envers moi, quand j'étais petit.

Il laissa passer un instant avant de reprendre :

— Et les fées ? Bien entendu, vous les avez invitées… Car cela a toujours été l'usage dans notre famille en une telle occasion. De plus, je crois que nous les avons un peu négligées, ces derniers temps.

— Comment pouvez-vous croire à de telles bêtises ? s'écria la reine. Combien de fois faut-il que je vous dise que les fées *n'existent pas* ? Et même si c'était le cas … Mais peu importe ! Changeons de sujet, voulez-vous ?

— C'est que, ma chère, elles sont depuis très longtemps amies de la famille, voilà tout, dit le roi timidement. L'une d'entre elles en particulier a rendu de grands services à Cendrillon, ma propre grand-mère.

— Votre grand-mère !?? coupa la reine. Sornettes ! Si quelqu'un s'avise de mettre de telles sottises dans la tête de mon petit garçon … »

À ce moment là, le bébé entra, amené par sa nourrice, et la reine le couvrit de baisers.

Et c'est comme cela… que les fées ne furent *pas* invitées !

Le plus extraordinaire, c'est qu'à partir du moment où leurs amis apprirent que les fées n'avaient pas été conviées au baptême, aucun ne put se libérer pour la cérémonie. Quelques-uns étaient souffrants, plusieurs autres à l'étranger. Un petit nombre, prisonniers dans des geôles ennemies. D'autres se trouvaient captifs dans les repaires des ogres… En fin de compte, le roi et la reine durent s'asseoir seuls, à chacune des extrémités d'une grande table dressée pour cent convives… qui ne se montrèrent jamais.

Alors que le roi s'époumonait à l'aide d'un porte-voix : « Vous prendrez bien de la soupe, ma chère ? », l'air s'emplit tout à coup d'un bruissement d'ailes.

Clap, clap, clap…

Et quand la reine leva les yeux, elle vit que sur chacun des sièges, une adorable fée était assise, chacune vêtue de vert, et tenant dans la main un paquet à l'aspect intriguant. Aimez-vous ouvrir des cadeaux ? Le roi adorait cela, et se montra très aimable et poli à l'égard des fées. Mais la reine, bien qu'elle les vît, ne leur accorda aucune attention. Car voyez-vous, elle *ne croyait pas* aux fées. Et le fait qu'elle les ait sous les yeux ne changeait rien à cela. Aussi, adressa-t-elle la parole au roi en passant par-dessus les fées, comme si ces dernières n'eussent pas été là. Au contraire, le roi, se comporta avec autant de courtoisie que si elles avaient été présentes - ce qui était le cas, bien entendu -.

Quand le repas fut terminé, les fées firent au bébé des dons magnifiques. L'une d'elles offrit une bourse de Fortunatus, remplie de pièces d'or et qui ne se vidait jamais ; une autre, une paire de bottes de sept lieues ; une autre lui donna un chapeau magique, qui rendait le prince invisible aux yeux de tous quand il le portait ; une autre un chapeau miraculeux, qui exauçait tous les vœux ; un autre un tapis, capable de transporter le prince en n'importe quel endroit où celui-ci aurait souhaité se trouver. Une autre lui fit présent de la beauté, une autre du courage, une autre de la chance. Mais la dernière des fées, une vieille mégère, se leva lentement, et dit :

« Mon garçon, tu seras *trop intelligent* ! »

Ce cadeau aurait pu réjouir la reine, qui était elle-même particulièrement avisée, si celle-ci y avait accordé la moindre crédibilité. Mais elle n'y porta aucune attention. Et les fées s'en retournèrent chacune dans leur pays. Aucune ne souhaita rester au palais, où personne ne croyait en elles, à l'exception du roi, et encore, seulement un petit peu. Et la reine fit jeter tous leurs jolis présents : bottes, casque, chapeau, tapis, bourse, épée, et j'en passe, dans un débarras sombre. Car elle pensait que tout cela n'était que balivernes, sorties de vieux grimoires poussiéreux, et tout justes bonnes à divertir les enfants …

- Chapitre II -

Un enfant bien difficile

C'est ainsi que le petit prince grandit. Vous ai-je dit qu'il s'appelait Prigio ? Eh bien, tel était son nom. Vous ne pouvez pas vous figurer à quel point il était malin ! Dès qu'il sut parler, - ce qui arriva très vite -, il chercha querelle à sa nourrice.

Il protestait quand on tentait de le laver, car le savon lui piquait les yeux. On lui expliqua donc ce qu'étaient les pores de la peau, et que pour les garder sains, il était

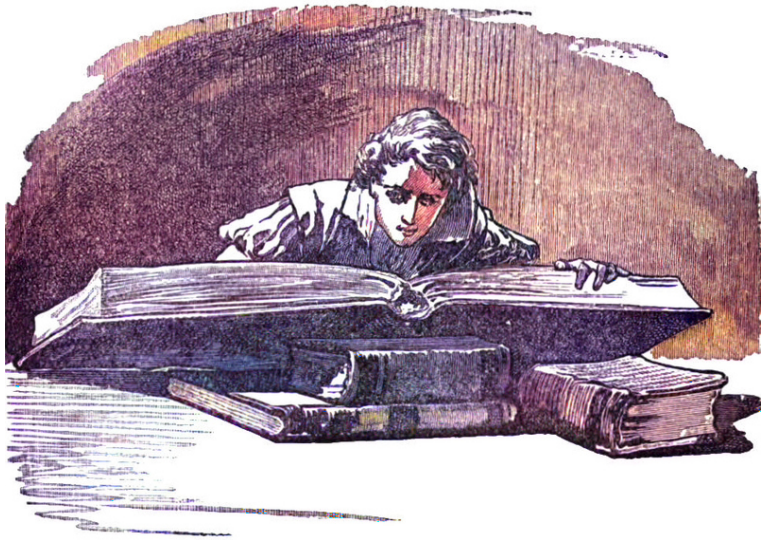
indispensable de les laver. Il cessa alors de résister sur le champ, car il était particulièrement raisonnable.

Il déclara à son père, avec animosité, qu'il ne comprenait pas pourquoi les monarques se trouvaient être riches, alors que les mendiants étaient pauvres. Et pourquoi le roi, - qui était quelque peu gourmand -, se régalait d'œufs pochés et de gâteaux aux prunes à l'heure du thé, alors que beaucoup d'autres se couchaient sans dîner. Le roi fut à ce point abasourdi et offusqué par ces observations, qu'il donna une fessée au petit prince, en lui disant :

« Je vais t'apprendre, jeune homme, à être trop intelligent ! »

Puis il se souvint du mauvais sort jeté par la plus vieille des fées, et regretta l'impolitesse de son épouse…

Et quand le petit prince, ayant reçu sa fessée, lui dit : « La force n'est pas un argument », le roi piqua une véritable crise.



Vous ne pouvez imaginer combien le petit prince était détesté !

Il descendait à l'office, et montrait à la cuisinière comment celle-ci devait préparer la soupe. Il se rendait dans les logis des pauvres gens, et leur apprenait comment fabriquer des gâteaux aux prunes avec des morceaux de navets, ou des cuisseaux de chevreuil avec du vieux bacon. Il montrait au maître d'armes comment tirer l'épée, et au maître-chien comment dresser ses épagneuls. Il enseignait au joueur

de cricket professionnel la bonne manière de lancer, vérifiait les additions du Ministre des finances, et expliqua même à l'astronome royal que le Soleil ne tournait pas autour de la Terre…

En dépit de son physique avantageux, les jeunes filles de la Cour n'aimaient pas danser avec lui, car il ne cessait de leur demander : « Avez-vous lu ceci ? Avez-vous lu cela ? ». Quand elles répondaient non, il ricanait. Et si elles répondaient oui, il arrivait toujours à découvrir qu'elles avaient menti.

Il se montrait tout aussi insupportable avec ses précepteurs, corrigeant l'accent de son professeur de français, ou essayant d'obtenir de son professeur d'allemand qu'il ne mange pas ses petits pois avec son couteau[1]. Il entreprit même d'apprendre la tapisserie à la reine douairière, sa propre grand-mère, art dans lequel elle avait fait preuve, depuis sa jeunesse, d'un grand talent.

En bref, il savait tout mieux que tout le monde ! Et le pire, c'est que c'était vrai ! Il ne se trompait jamais, concluant toujours par un : « Je vous l'avais bien dit, non ? ».

Convenez que c'état particulièrement agaçant…

Le temps passant, Prigio eut deux frères, que tout le monde appréciait. Ils n'étaient pas malins pour un sou, mais très gais. Le prince Alphonso, le plus jeune, était un garçon grassouillet, plein d'humour, et courageux comme un lion. Le prince Enrico, le cadet, était grand, maigre, mélancolique, et d'une intelligence fort moyenne. Les deux frères courtisaient chacun une de leurs cousines : Evalyn et Arabella, avec la bénédiction de leurs chers parents. Et tout le monde s'exclamait : « Que ces princes sont gentils ! Et comme ils sont modestes ! »

Quant à Prigio, il faillit entraîner le pays dans plusieurs conflits armés, en s'étant montré un peu trop tatillon avec les ambassadeurs étrangers. Et comme Pantouflia se trouvait être un royaume prospère et indolent, qui haïssait la guerre, le peuple lui en tint rigueur. La popularité du prince en pâtit beaucoup…

[1] Les petits pois, selon le guide des bonnes manières, doivent être en effet piqués avec le bout de la fourchette.

- Chapitre III -

Le dragon cracheur de feu

Parmi les personnes qui détestaient Prigio, celle qui l'exécrait le plus était son propre père adoré, le roi Grognio. En effet, le roi se savait lui-même peu intelligent. Quand il se trouvait dans la chambre du Trésor, occupé à compter son argent, il lui arrivait de dire à haute voix :

« Seize shillings, plus quatorze, plus deux pence, font trois livres et quinze shillings. »

Il croyait alors devenir fou en entendant Prigio murmurer dans son dos :

« Non, une livre, dix shillings et deux pence. »[2] - Ce qui était, bien entendu, la somme juste. -

Le roi craignait que Prigio ne conspire afin de le renverser Mais c'était la dernière chose à laquelle le prince aurait pensé. Il préférait de loin flâner çà et là, et comprendre ce qui se passait, tout en n'ayant l'air de rien.

Grognio tournait et retournait les choses dans sa tête. Devait-il écarter Prigio, et faire d'Alphonso ou d'Enrico son successeur ? Il se plongea dans des récits traitant de la question. Ceux-ci lui apprirent que quand un roi envoie ses trois fils en quête de quoi que ce soit, c'est toujours le plus jeune qui revient vainqueur, et qui succède à son père sur le trône. Il espérait qu'une occasion se présente.

Et ce fut enfin le cas …

L'été était torride. Les chaleurs avaient débuté en mars, et tous les cours d'eau étaient à sec. L'herbe ne poussait pas, les récoltes pas davantage. Seul le thermomètre grimpait. Le baromètre était bloqué sur « beau temps ». Le peuple, en détresse, vint au palais briser les carreaux des fenêtres, comme c'était l'usage quand les choses tournaient mal à Pantouflia. Le roi consulta les érudits de la Cour. Selon ces derniers, un *dcracheur de feu* résidait probablement dans le voisinage.

Il faut savoir qu'un dragon cracheur de feu est un animal, ou on peut dire aussi un oiseau, à peu près de la taille d'un éléphant. Son corps est fait de métal bouillant. Il est impossible d'imaginer un animal plus dangereux : en effet, si vous vous approchez de lui, le dragon cracheur de feu vous rôtit sur le champ !

Tout ceci ne contrariait pas le roi outre-mesure, car il se disait en lui-même :

« Bien entendu, mes trois fils auront le devoir d'aller combattre cette bête, l'aîné en premier. Le dragon devrait tuer les deux plus âgés d'abord, et être ensuite vaincu par le troisième. C'est un peu dur pour Enrico, le pauvre, mais au moins, cela me débarrassera de Prigio. »

[2] La livre sterling était alors divisée en 20 shillings, chaque shilling, étant lui-même divisé en 12 pence.

Le roi alla ensuite voir Prigio, pour lui faire savoir que le royaume était menacé, et que lui-même était déterminé à laisser sa couronne à quiconque lui ramènerait les cornes, - le dragon avait des cornes -, et la queue de cette bête.

« Tu auras affaire à un véritable monstre, dit le roi. Mais tu es le plus âgé, mon fils. Va ! La gloire t'appelle. Prends ton armure, et file ! »

Le roi prononça ces mots en faisant le raisonnement suivant : soit le dragon rôtirait le prince sur pieds - et l'animal en était parfaitement capable, étant donné qu'il brûlait autant qu'un tisonnier chauffé à blanc -, soit le prince aurait le dessus, et dans ce cas là, le royaume serait au moins débarrassé du monstre.

Le prince, qui était allongé sur un sofa, occupé à résoudre pour s'amuser, une combinaison d'additions et de divisions, répondit, sur un ton particulièrement poli :

« Grâce à l'éducation que Votre Majesté m'a donnée, j'ai appris que les dragons, de la même façon que les sirènes ou les fées, sont des créatures imaginaires. Malgré

tout, même en faisant l'hypothèse qu'il y a bien, là-bas, un dragon, Votre Majesté doit être consciente que m'envoyer le combattre ne sera d'aucune utilité. Dans ces situations, c'est toujours l'aîné qui y va en premier et qui se fait tuer, et c'est toujours le plus jeune des frères qui remporte le combat. Envoyez-donc Alphonso - le benjamin -, et vous jouerez ainsi un sale tour au dragon. Et si jamais mon frère échouait, ce qui paraît très improbable, Enrico n'aura qu'à tenter sa chance. »

Sur ces mots, il se remit à ses mathématiques, et le roi dut envoyer chercher les princes Alphonso et Enrico. Ils arrivèrent tous deux en sueur, car ils étaient en train de jouer à la toupie, et que le temps était particulièrement chaud.

« Venez-là, dit le roi. Venez contempler votre frère aîné ! Voyez comme il prend tout cela avec détachement : la canicule dont souffre le royaume, et ces rumeurs à propos d'un dragon, qui d'après ce que l'on raconte, aurait fait son nid dans les environs… Eh bien, j'ai demandé à ce grossier personnage qui vous tient lieu de frère, d'aller tuer cette bête, et il a répondu…

— Qu'il ne croyait pas à l'existence des dragons, interrompit Prigio. De plus, il fait bien trop chaud pour partir à la chasse !

— Tu ne crois pas aux dragons ? s'écria Alphonso. Existe-t-il seulement une chose à laquelle tu crois ? Père, laissez-moi me charger de cette créature. - Rappelez-vous qu'il était courageux comme un lion -. Holà, mon page ! Rapporte-moi ma côte de mailles, mon heaume, ma lance et mon bouclier. Evalyn ! Evalyn ! - C'était son cri de guerre -. »

Le page se précipita pour aller chercher l'armure, mais elle était brûlante, et il dut la laisser tomber. Il se mit alors à pleurer, les doigts dans la bouche.

« Tu ne devrais pas oublier tes sous vêtements de flanelle, Alphonso, pour une telle tâche, dit Prigio. Et si j'étais toi, je me munirai également d'un bon jet d'eau, pour en asperger l'ennemi !

— Bonne idée, répondit Alphonso. Je n'y manquerai pas. »

Et il s'en fut embrasser sa chère Evalyn, la priant de lui réserver de nombreuses danses, - un bal devait être donné après qu'il ait tué le dragon -, puis il partit pour le champ de bataille.

Et ne revint pas…

Tous pleurèrent amèrement. Tous, sauf le prince Prigio, qui restait persuadé qu'il s'agissait d'une bonne farce : Alphonso avait du saisir l'occasion, pour entreprendre un voyage autour du monde.

« Il doit y avoir une épouvantable erreur quelque part, dit-il au roi. Vous savez aussi bien que moi que le plus jeune des frères s'en sort toujours vainqueur ! Du moins jusqu'ici. Enfin, je fonde de grands espoirs en Enrico. »

Et il se mit à sourire, car au fond de lui, il pensait que tout cela était ridicule, et qu'il n'y avait pas le moindre dragon.

Au moment où il adressait à son père ces paroles peu compatissantes, Enrico était présent.

« Enrico, mon fils, dit le roi, cette mission, et la gloire qui en découlera, t'attendent. Quand tu reviendras avec les cornes et la queue de ce dragon, tu seras couronné roi. Et quant à Prigio, il débutera en tant que surveillant à l'école publique. C'est une carrière qui est faite pour lui. »

Enrico ne se sentait pas aussi sûr de lui qu'Alphonso. Il insista pour rédiger son testament. Puis il écrivit un poème, exaltant les plaisirs et les avantages qu'il y a à mourir jeune. En voici un extrait :

La belle rose, douce fleur,
Se fane en un profond sommeil,
Sous l'offense de ta chaleur.
Ô Soleil !

Comme la rose, je devrai,
Trembler devant ta punition,
Rôtir, bouillir, cuire, et griller
Ô dragon !

L'écriture de ce poème redonna un peu de courage à Enrico, et il le fit lire à Prigio. Mais ce dernier se contenta de ricaner, en faisant remarquer que le troisième vers de la seconde strophe n'était pas exact : en effet, personne n'avait jamais vu une rose « rôtir, bouillir, cuire, ou griller ». Enrico tenta d'améliorer son poème, sans succès. Il en fit donc la lecture, en l'état, à sa cousine Arabella. Ceci fit verser des larmes à la jeune fille, et Enrico pleura également un peu.

Il prit malgré tout la route dès le lendemain matin, armé d'une lance, d'une glacière, et d'un grand nombre de bonbonnes remplies d'eau, qui servaient à éteindre les incendies.

Et ne revint pas …

Après avoir versé des torrents de larmes, le roi convoqua le prince Prigio.

« Espèce de poltron !! Espèce de lâche !! Ton tour arrive enfin, alors que tu aurais dû partir en PREMIER ! Ramène-moi les cornes et la queue de ce dragon. Tu mourras certainement grillé, et je m'en réjouis par avance !

Mais qui me rendra Alphonso et Enrico ? gémit-il.

— Votre Majesté, permettez-moi de mettre au clair les éléments de votre stratégie. Si vous avez envoyé vos fils l'un après l'autre, à la chasse de cet animal dangereux - et selon moi, imaginaire -, c'est dans l'unique but de déterminer lequel d'entre eux serait digne de vous succéder sur le trône, à la date, - nous espérons la plus éloignée possible -, où votre mort sera pleurée. Aujourd'hui, le problème est réglé. Même indigne et sans valeur, je me trouve être le *seul héritier* du trône. En conséquence, m'envoyer combattre le dragon se révèle désormais à la fois risqué et inutile. Risqué, parce que si le monstre me réserve le même sort qu'à mes infortunés frères, le royaume de Pantouflia restera sans héritier. Et inutile, car, si je reviens vivant, eh bien, je ne peux être plus légitime à vous succéder que je ne le suis déjà. Qu'en pensez-vous ? Demandez conseil au Ministre de la justice, si vous n'êtes pas convaincu. »

Ce raisonnement était tellement limpide et irréfutable, que le roi fut incapable d'ajouter un mot. Il se retira dans un endroit solitaire, où il put laisser libre cours à l'expression de ses émotions.

- Chapitre IV -

Une découverte inattendue

partir de là, les choses devinrent plus difficiles pour Prigio. Bien qu'il fût le seul héritier du trône, ce que personne ne pouvait contester, sa réputation de lâche faisait qu'on le fuyait comme la peste. La reine seule, qui ne croyait pas aux dragons, prit sa défense. Il eut, de plus, à subir des comportements insolents de la part de ses deux cousines, Lady Evalyn et Lady Arabella. C'est ainsi que Lady Evalyn, qui l'avait rencontré se promenant seul dans le jardin, ne le salua pas.

« Chère Lyn, demanda le prince, qui l'aimait beaucoup. Qu'ai-je donc fait pour vous offenser ?

— Mon nom est Lady Evalyn, Monsieur ! répondit-elle fièrement. Et pour répondre à votre question : vous avez envoyé mon fiancé, votre propre frère, à la mort !

— Oh, mais veuillez m'excuser. Je suis persuadé qu'il est seulement parti en voyage. Il reviendra quand il sera fatigué. Parce que, voyez-vous, les dragons n'existent pas. Ils sont, comme l'a écrit un auteur français, 'purement fabuleux[3]'.

[3] En français dans le texte.

— Le prince Alphonso est parti en voyage, et reviendra quand il sera *fatigué* !? Vous voulez signifier qu'il était également fatigué… de moi ? s'écria la pauvre Evalyn en éclatant en sanglots, perdant par là-même toute dignité.

— Oh, mais certainement pas ! Excusez-moi ! Je suis désolé ! » s'exclama le prince, qui, n'ayant jamais été amoureux lui-même, manquait complètement d'égards. Il tenta de prendre la main de sa cousine, mais celle-ci se dégagea, et partit en courant vers le palais, laissant Prigio décontenancé - pour une fois -, et honteux.

Quant à Lady Arabella, elle le toisa, telle une reine, sans prononcer un mot.

Aussi, le prince, en dépit de tout son esprit, n'était pas heureux.

Quelques jours plus tard, le roi revint de l'endroit discret dans lequel il avait pu s'épancher. Il se sentait mieux, plus serein. En approchant du palais, il aperçut Prigio, qui se balançait dans un hamac, en train de traduire pour sa mère, des

hiéroglyphes égyptiens en vers français. À cette vue, le roi perdit à nouveau tout son sang froid, et fit usage d'un vocabulaire des plus grossiers.

Il finit par donner des ordres pour que toute la Cour déménage dans une ville voisine, laissant Prigio seul au palais. Il mit en avant le caractère insupportable du jeune homme, et le fait qu'il était lui-même incapable de se maîtriser en sa présence.

La pauvre reine pleura beaucoup : Prigio était son fils préféré, du fait de son intelligence et de ses talents, connus de tous. Tous les courtisans, au contraire, furent enchantés d'abandonner le prince. Quant à ce dernier, très coopératif, il leur montra le chemin le plus rapide et le plus sûr pour se rendre à Ashburton, la ville où ils étaient censés s'établir, démontrant du même coup que ni le Ministre de l'intérieur, ni le Général des armées ne savaient comment s'y prendre. - Et en toute honnêteté, tel était bien le cas ! -

Les courtisans ingrats faussèrent compagnie à Prigio en le maudissant, oubliant qu'il serait roi un jour. Il dût leur rappeler ce petit évènement à venir, ce qui jeta un froid. Puis il revint s'allonger dans son hamac, et s'endormit.

Quand il se réveilla, l'air avait fraîchi, et il faisait quasiment nuit. Prigio pensa à descendre en ville pour dîner à la taverne, car on ne lui avait laissé aucun domestique. Mais quelle ne fut pas sa contrariété en constatant que ses bottes, son épée, sa coiffe, sa cape, en bref, tous ses vêtements à l'exception de ceux qu'il portait sur lui, avaient été emportés par les courtisans, dans le seul but de l'irriter. Et tout ce qui n'avait pas été emporté, avait été lacéré, et brûlé. On n'avait jamais vu une diablerie pareille. Tout ce qu'il possédait avait été réduit en pièces. Et le pire, c'était qu'il n'avait pas un sou en poche pour racheter quoi que ce soit, son père ayant de plus, mis fin à sa pension mensuelle de 5000 pièces d'or.

Pouvez-vous imaginer une telle cruauté envers le pauvre prince ? Car en effet, il n'était en rien responsable de son intelligence… Tout était de la faute de cette méchante fée ! Et même si le prince était *né* malin - c'est peut-être votre cas -, aurait-il pour autant fallu le blâmer ? Les autres personnes étaient tout aussi fautives d'être *nées* stupides, il faut s'en souvenir.

Retenez cette chose importante : si vous êtes intelligent, il vaut mieux, dans votre intérêt, ne pas trop le faire savoir. Vous n'en serez que davantage apprécié.

Voilà donc notre prince dans une bien mauvaise passe : pas un sou en poche, pas une paire de bottes à enfiler, ou même un chapeau qui le protègerait du mauvais temps. Rien qu'un morceau de viande froide pour son dîner, et pas un domestique pour répondre à son coup de sonnette…

Le prince erra dans le palais, de pièce en pièce. Mais à moins de s'envelopper dans un des rideaux, il ne put rien trouver à se mettre pour se protéger de la pluie. Il finit par gravir l'escalier d'une tourelle, dans une des parties les plus anciennes du château, où il n'avait jamais mis le pied. Au sommet, se trouvait une petite pièce ronde, qui ressemblait à un grenier. Le prince ouvrit la porte avec difficulté, non pas qu'elle fût fermée à clef, mais la poignée avait rouillé, et le bois gonflé sous l'effet de l'humidité. La pièce était très sombre. La dernière lueur de cette journée pluvieuse filtrait au travers d'une de ces fenêtres étroites, appelées meurtrières, qu'on utilisait aux temps anciens, pour tirer sur les assaillants.

Le prince distingua dans l'obscurité, un amoncellement de toutes sortes d'objets, posés sur la table et sur le sol. Il y avait là deux chapeaux. Il en mit un : c'était un vieux couvre-chef de feutre gris, particulièrement laid. Il y avait également une paire de bottes : il ôta ses chaussons, et les enfila. Elles étaient très usées, mais lui allaient si bien qu'on aurait pu croire que c'étaient les siennes. Sur la table, se trouvait une bourse, contenant trois pièces d'or, anciennes également. Vous pouvez imaginer que le prince fut très heureux de les mettre dans sa poche. Une épée, ainsi qu'un baudrier, qu'il boucla autour de sa taille. Et le reste constituait un bric-à-brac qu'il laissa là où il se trouvait. Puis il redescendit en courant, et sortit du palais par la porte principale.

- Chapitre V -

Prigio tombe amoureux.

e prince était à présent affamé. La capitale du royaume se situait seulement à un peu moins de cinq kilomètres de là. Mais un tel appétit royal ne lui sembla pas pouvoir être satisfait par de la mauvaise cuisine. Et s'il y avait bien une chose certaine, c'est que les cuisiniers de la capitale étaient exécrables !

« Ce que j'aimerais, c'est me trouver à l'auberge de l'Ours Couronné, à Blanbury » pensa le prince, qui se souvenait qu'il existait à cet endroit un chef excellent. Mais cette ville se trouvait à vingt-et-une lieues, soit quatre-vingt-quatre kilomètres de là !

À peine le prince avait-il prononcé ces mots, et fait trois pas, qu'il fut transporté à Blanbury, devant la porte de l'auberge de l'Ours Couronné !

« Voilà un songe bien extraordinaire » se dit-il. Car il était bien trop intelligent pour croire à l'existence de bottes de sept lieues… C'était pourtant de telles bottes qu'il avait aux pieds, et qui en trois pas, l'avaient emmené du palais jusqu'à Blanbury. Bien entendu, tout en cherchant de quoi s'habiller, le prince avait fini par découvrir le grenier dans lequel sa mère avisée, qui ne croyait pas aux fées, avait fait jeter tous leurs présents magiques. Mais de cela, le prince n'était pas conscient. Il faut que vous sachiez que les bottes de sept lieues ne parcourent de telles distances que si vous en exprimez le désir. Autrement, elles seraient bien incommodes. Imaginez par exemple que vous vouliez seulement traverser la pièce…

En entrant dans l'auberge de l'Ours Couronné, le prince fut étonné de constater que personne ne lui accordait la moindre attention. Son visage était pourtant connu à Pantouflia, chacun ayant eu l'occasion de voir au moins un de ses portraits. L'étonnement fut tel que le prince en oublia de retirer son chapeau. Il s'assit malgré tout à une table, et hurla : « Garett ! ». Les serveurs sursautèrent, et tournèrent la tête dans toutes les directions. Mais aucun d'entre eux ne s'approcha du prince. Il pensa tout d'abord qu'ils étaient trop occupés. Puis une autre explication lui vint : il se dit que le roi avait dû menacer de mort quiconque lui adresserait la parole, ou lui offrirait son aide.

« Eh bien, quoiqu'il en soit, je n'ai pas l'intention de mourir de faim en plein milieu d'un banquet ! Allons ! »

Le prince se leva, et se dirigea vers la table dressée au milieu de la pièce, sur laquelle une énorme dinde rôtie venait d'être déposée. Il se servit largement : la moitié du pain, quelques saucisses, de la farce aux marrons, de la sauce au pain, des pommes de terre, et une bouteille de vin rouge, du Bourgogne. Puis il retourna à sa table, dans un des recoins de la pièce, et dîna fort bien sans que personne ne prête attention à lui. Quand il eut terminé, il se mit à observer les autres convives tout en fumant tranquillement sa pipe. C'est alors qu'un homme de très grande taille, vêtu de l'uniforme des gardes, se dirigea tout droit vers lui en disant :

« Garett ! Nettoie cette table, et apporte-moi la carte ! »

Puis il s'assit tout à coup sur les genoux du prince, comme s'il n'avait pas remarqué sa présence. Il pesait lourd, et le prince, sous le coup de l'insulte, le repoussa violemment et se releva d'un bond, faisant tomber son chapeau. L'officier tomba à genoux sur le champ, en suppliant :

« Pardonnez-moi, mon prince ! Pardonnez-moi ! Je ne vous avais pas vu !

C'était plus que le prince ne pouvait tolérer :

— Balivernes ! Comte Niklas von Matterhorn, vous devez avoir perdu la raison ! Vous venez d'insulter à la fois votre prince et votre supérieur hiérarchique ! Considérez-vous aux arrêts. Vous serez jeté en prison dès demain. »

Le pauvre officier tenta piteusement de faire appel aux hôtes de l'auberge. Mais tous déclarèrent ne pas avoir vu le prince, et n'être même pas au courant que ce dernier leur faisait l'honneur de se trouver dans le voisinage.

De plus en plus vexé, convaincu de l'existence d'un complot ayant pour but de lui nuire et de l'humilier, le prince appela vivement l'aubergiste, demanda ce qu'il devait, lui jeta à la figure trois pièces d'or, et sortit sans attendre sa monnaie.

« Quelle machination scandaleuse ! ruminait-il. Le roi en répondra. Je devrais même avertir la presse sans tarder ! »

Son humeur devint plus noire encore quand il se vit bousculé par les passants, qui se pressaient dans la rue. Ils le heurtaient, comme s'ils ne l'avaient pas vu, puis reculaient en chancelant, saisis d'étonnement, cherchant en tous sens l'obstacle qui s'était trouvé sur leur chemin. C'est ainsi que le prince repoussa une pauvre vieille mendiante tellement fort, que celle-ci tomba à terre. Courtois et poli, comme il en avait l'habitude, le prince retira son chapeau pour s'excuser. Et c'est alors que la vieille poussa un cri épouvantable, et perdit connaissance. Des badauds commençaient à se rassembler. Et le prince, oubliant qu'il avait donné tout son or à l'aubergiste, sortit sa bourse. Il se rappela alors qu'il n'avait plus rien… et l'ouvrit, pour la trouver pleine à nouveau. Complètement déconcerté, il jeta les pièces dans la main de la mendiante, et remit son chapeau. En un instant, la foule qui le dévisageait se dispersa dans toutes les directions, hurlant de terreur, en criant qu'il y avait un

magicien en ville, qui était capable d'apparaître et de disparaître selon son bon plaisir !

À ce moment de notre histoire, vous, moi, ou encore quiconque ne possédant pas une intelligence aussi vive que le prince Prigio, a bien sûr compris ce qui était en train de se passer. Sans le savoir, le prince avait revêtu, non seulement les bottes de sept lieues, mais également le chapeau d'invisibilité, et avait pris la bourse de Fortunatus, celle qu'il était impossible de vider, quel que soit le nombre de pièces que vous dépensiez. Mais le prince était tellement raisonnable, cultivé, et rationnel, qu'il ne croyait ni aux fées, ni à leurs présents.

« Ce doit être une indigestion. Ces saucisses n'étaient pas de la première fraîcheur, et ce vin fortement alcoolisé » se disait-il.

Alors qu'il poursuivait ainsi cette conversation avec lui-même, il faillit être renversé par un magnifique carrosse tiré par six chevaux, le cocher n'ayant absolument pas remarqué sa présence. Contrarié, le prince sauta sur le marchepied arrière, jetant à terre deux valets, qui n'opposèrent aucune résistance. Il fut ainsi transporté jusqu'à la porte d'un palais somptueux. Le prince était déterminé à demander réparation au gentilhomme qui se trouvait à l'intérieur du carrosse. Mais constatant que celui-ci était accompagné d'une très belle jeune fille qui lui était inconnue, il décida de suivre le couple à l'intérieur du palais, et de s'entretenir avec l'homme quand celui-ci serait seul.

On y donnait un grand bal. Comme d'habitude, personne ne remarqua le prince. Il se fraya un chemin parmi les convives, en veillant à ne pas les bousculer, tout en prêtant l'oreille à leurs conversations : on ne s'entretenait que de lui !

Tout le monde avait entendu parler de son bannissement, tous s'écriaient : « C'est bien fait ! ». Ils disaient que les airs qu'il se donnait étaient insupportables, et que rien n'était plus impoli que d'avoir toujours raison, que tout cela était déjà allé beaucoup, beaucoup trop loin, et qu'en fin de compte, mieux valait naître idiot.

« Comme vous tous… » pensa le prince -.

Personne n'avait un seul mot gentil pour lui.

En fait si, il y avait bien quelqu'un : la jolie jeune fille du carrosse ! Vous ne pouvez pas vous imaginer à quel point celle-ci était gracieuse. Elle était grande, avec des joues comme des boutons de roses. Ses cheveux étaient bruns ; elle avait de très grands yeux gris, et le plus adorable des visages. Le prince trouva qu'elle avait l'air gentille et affectueuse, avant même de remarquer sa beauté. Elle tint tête à son cavalier, quand celui-ci voulut dire du mal de Prigio. Elle n'avait jamais rencontré le prince, résidant à Pantouflia depuis peu. Mais elle déclara qu'une pareille intelligence était une malédiction pour lui, et qu'il n'en était en rien responsable.

« Imaginez un peu combien il a dû travailler dur à l'école ! dit-elle. De plus, j'ai entendu dire qu'il était très agréable de sa personne, et particulièrement courageux. Et il a bon cœur. On m'a raconté qu'il s'est tant impliqué envers un pauvre garçon

qui essayait de passer ses examens, qu'il a tout réécrit à sa place, et que le garçon a été reçu premier partout. Et maintenant, il a été nommé Ministre de l'instruction, tout cela sans être capable de déchiffrer une ligne de latin ! »

En entendant cela, le prince rougit, car il savait très bien que sa conduite dans cette histoire, n'avait pas été irréprochable. Mais en même temps, il sentait qu'il était en train de tomber follement amoureux de cette jeune fille, chose qu'il n'avait jamais connue auparavant. Pourquoi ? Eh bien, parce qu'il pensait que toutes les jeunes filles étaient stupides. Et il était bien placé pour en juger, étant lui-même tellement intelligent !

Le prince était donc éperdument épris…

Et c'est alors qu'une chose extraordinaire se produisit. Il y eut comme un bruit dans sa tête, et en un instant, il comprit tout ! Il *croyait* désormais à l'existence des fées, et au pouvoir de leurs présents. Il *comprenait* qu'il portait un chapeau d'invisibilité, une paire de bottes de sept lieues, et que dans sa main, il tenait une bourse de Fortunatus. Il lui était déjà arrivé de lire des récits à ce sujet dans les livres d'Histoire, et désormais, il y *croyait* !

Il comprit tout cela, et éclata de rire brusquement, ce qui fit une peur bleue à une vieille dame derrière lui. Ah ! Comme il aurait aimé être en habit de soirée, afin de pouvoir danser avec l'adorable jeune fille. Mais il était vêtu d'une telle façon qu'on aurait pu croire, à la condition de pouvoir le voir bien entendu, qu'il partait à la chasse. Aussi, même en enlevant son chapeau d'invisibilité, il était hors de question de pouvoir danser. Naguère, il n'y aurait pas accordé beaucoup d'importance, mais à présent, les choses avaient radicalement changé !

Malgré tout, le prince était bien loin d'être stupide, vous vous en souvenez. Il réfléchit un moment, et sortit de la pièce. En trois pas de ses bottes de sept lieues, il était revenu dans son palais vide, obscur et glacé. Il battit un briquet pour allumer une torche, et monta au grenier en courant. La flamme dansante de la torche éclaira tout un « fourbi », comme aurait dit la reine, dans lequel il fouilla impatiemment. Est-ce-que … ? Oui ! Il y avait bien un autre chapeau. Il était là : d'un beau vert,

orné d'un plumeau rouge. Le prince ôta celui qu'il portait, et mit le nouveau sur sa tête, en disant :

« Je voudrais porter mon plus bel habit, blanc et or, ainsi que les diamants de la famille royale de Pantouflia. »

En un instant, il était vêtu de blanc et d'or, et devenait le jeune homme le plus élégant du royaume !

« Je me demande ce que je devrais faire, au sujet de mes bottes », se demanda alors le prince. En effet, ses bottes de sept lieues étaient de solides cuissardes de cavalier, totalement impropres à la danse. Et les voilà transformées sur le champ en élégants souliers de bal, en satin et or. Il jeta au loin le chapeau de souhaits, remit sur sa tête le chapeau d'invisibilité, et fit trois pas en direction de Blanbury. Il réalisa alors qu'il ne s'était réellement déplacé que de trois pas, les bottes de sept lieues étant posées par terre, à côté de lui.

« Bon, dit le prince, personne ne peut se trouver au même instant à l'intérieur de deux paires de bottes différentes. C'est de la pure logique ! »

Il fouilla donc le grenier, jusqu'à mettre la main sur un vieux tapis de Perse élimé, de la taille d'un tapis de cheminée. Il revint dans sa propre chambre, s'empara d'une grande valise, s'assit sur la carpette, et dit :

« Je voudrais aller à Blanbury. »

Et il y fut transporté en un instant. Car il s'agissait bien du fameux tapis magique, acheté par Hussain à Visnagar, et que les fées avaient ramené, pour l'offrir en cadeau de baptême au prince Prigio.[4]

En arrivant au palais où se tenait le bal, ce dernier rangea le tapis dans la valise, et mit le tout au vestiaire, contre un ticket numéroté. Puis il s'avança fièrement dans la grande salle, ayant ôté au préalable, cela va de soi, son chapeau d'invisibilité. Tous s'écartèrent à son passage, s'inclinant pour une révérence. L'orchestre officiel entama « La marche royale » :

« Dieu bénisse notre prince Prigio !
Car il sait tout sur absolument tout !
Grec, latin, et c'est complètement fou,
Le nom de tous les fleuves du Pérou !
Dieu bénisse notre prince Prigio ! »

Naguère, Prigio adorait l'air et les paroles de cette marche, - certains disaient même qu'il en était l'auteur -. Mais dans ces circonstances, il en fut quelque peu gêné. Le prince se dirigea tout droit vers le Duc de Willibald, qui était en charge des cérémonies, et demanda à être présenté à l'adorable jeune fille. Il se trouvait qu'elle était la fille du nouvel ambassadeur d'Angleterre, et qu'elle s'appelait Celandine.

En apprenant l'identité de celui qui désirait danser avec elle, la jeune fille manqua de défaillir. La pauvre savait qu'elle manquait d'intelligence, et le prince avait la détestable réputation de rabrouer ses partenaires, en leur posant des questions particulièrement ardues. Il lui était toutefois impossible de refuser.

En fin de compte, le prince se révéla un charmant danseur. Le couple alla ensuite s'asseoir en toute intimité, dans le jardin d'hiver, parmi les fleurs. Avant que le prince ne l'invite à dîner, ils dansèrent à nouveau. Mais à aucun moment il ne demanda : « Avez-vous lu ceci ? », ou « Avez-vous lu cela ? », ou « Avez-vous

[4] Dans les Mille et une nuits, le prince Hussain se rend à Visnagar, en Inde, et achète un tapis volant.

entendu parler d'Alexandre le Grand ?, de Jules César ?, ou de Michel-Ange ? ». Non, il ne posa aucune des questions incommodantes dont il était coutumier. C'est ce qu'il avait l'habitude de faire, dans son ancienne vie. Dans la nouvelle, il ne posa à la jeune fille que des questions sur ses goûts et ses préférences. Elle en oublia sa timidité, son effroi, et l'interrogea à son tour sur son pays, sur la chasse aux dragons, en avouant combien elle-même aimait la chasse.

Le prince répondit :

« Oh ! Si vous en exprimiez le désir, vous pourriez suspendre dans votre salon, dès demain soir, les cornes et la queue d'un dragon ! »

La jeune fille lui demanda alors si la chasse au dragon était réellement un passe-temps sans risque : le prince le lui confirma sans hésitation. Il suffisait de savoir s'y prendre. Puis il lui demanda si elle voulait bien lui offrir une fleur de son corsage. En résumé, il se montra si naturel et si courtois, qu'il plut beaucoup à la jeune fille.

Car en effet, même une personne d'une grande intelligence peut se montrer aimable, si elle le désire. En particulier quand elle fait le choix de penser un peu moins à elle-même. Et en ce moment, le prince ne pensait à rien d'autre que d'être agréable à la fille de l'ambassadeur d'Angleterre. Il rencontra également le père de la jeune fille, et emporta sa sympathie. Il fut enfin invité à dîner le lendemain à l'ambassade.

Au royaume de Pantouflia, selon la coutume, aucun bal ne peut prendre fin tant qu'un membre de la famille royale est en train de danser. Ce bal ne se termina qu'aux premières lueurs de l'aube, alors que les oiseaux gazouillaient dehors, et que toutes les mères présentes s'étaient assoupies. Prigio proposa alors que tous rentrent chez eux par les rues, en chantant : on n'avait jamais connu dans le royaume, de fête aussi gaie. Le prince s'était fait un point d'honneur de danser avec chaque jeune fille de l'assistance, devenant ainsi soudainement le membre le plus populaire de la famille royale.

Mais tout a une fin : le prince, remettant son chapeau d'invisibilité, assis sur son tapis magique, s'envola vers son château solitaire.

- Chapitre VI -

À la recherche du dragon

rigio ne se coucha pas. Il faisait plein jour. De plus, il avait promis d'offrir les cornes et la queue d'un dragon à belle jeune fille. Il lui avait dit que c'était chose facile. Mais après mûre réflexion, il ne se sentait plus aussi sûr de lui.

« La première question à se poser, se dit-il, c'est où trouver ce fameux dragon. »

Il retourna un moment le problème dans sa tête, puis remonta en courant dans le grenier.

« Elle devrait être là ! s'écria-t-il, en bousculant les cadeaux des fées. Ah ! La voilà ! »

Il venait de mettre la main sur la longue-vue en ivoire sculpté, que le prince Ali, dans les Mille et une nuits, avait acheté au bazar de Chiraz[5]. Le pouvoir de cet objet était le suivant : si vous regardiez à l'intérieur, il vous était possible de voir la personne que vous souhaitiez, où qu'elle se trouve. Prigio eut d'abord l'idée de regarder la jeune fille.

« Mais, se dit-il, elle ne s'attend pas à être épiée… Ce serait indiscret ! Je ne peux faire cela ! »

Il se décida alors à rechercher le dragon. Car voyez-vous, au sujet de ce dernier, il n'avait pas les mêmes scrupules : ce n'était qu'une brute, après tout.

[5] À l'époque, capitale de la Perse.

Le prince ajusta la longue-vue, et jetant un œil par la fenêtre, aperçut le dragon cracheur de feu. Celui-ci pataugeait tranquillement dans un cratère de lave en fusion, au sommet d'un volcan. Il était là, s'amusant à nager et à plonger, projetant des éclaboussures de feu, et soufflant des flammes par les deux trous de ses narines, comme une baleine le ferait avec de l'eau !

Ceci ne plut pas beaucoup au prince :

« Je n'arriverai jamais à approcher cette bête ! Malgré mon chapeau d'invisibilité, mes bottes de célérité, et mon épée acérée ! Et même si j'y arrivais, je ne pourrais jamais le blesser… Pauvre Alphonso ! Pauvre Ricardo ! Comme ils ont été courageux ! Je pensais jusqu'ici que les dragons n'existaient pas, car ils ne sont mentionnés dans aucun livre d'histoire naturelle. Je m'étais imaginé que mes deux frères nous avaient joué un tour, et qu'ils reviendraient bientôt, sains et saufs. C'est une véritable malédiction que d'être trop intelligent ! Que vais-je faire, à présent ? »

Effectivement, que pouvait faire le prince ?... Et vous, que feriez-vous dans ces circonstances ? Notre héros était bien obligé de ramener la queue et les cornes de l'animal, ou alors de périr dans l'aventure. Sinon, comment pouvait-il se présenter à nouveau devant la jeune fille ? Elle n'aurait vu en lui qu'un sacré vantard !

Le prince s'assit pour réfléchir. De longues heures s'écoulèrent, jusqu'à ce qu'il soit midi. Le prince se précipita alors dans la bibliothèque, où personne en dehors de lui et la reine, n'entrait jamais. Dans sa précipitation, il retourna les livres en tous sens, et finit par dénicher un vieil ouvrage, écrit par un auteur français : M. Cyrano de Bergerac[6]. C'était le récit d'un voyage dans la lune, qui contenait un grand nombre d'informations précieuses : peu de touristes, en effet, s'étaient déjà rendus à cet endroit. Dans ce livre, Prigio pensait retrouver quelque chose dont il avait un vague souvenir, et qui pourrait lui être utile. Ce fut le cas ! Vous voyez : être astucieux et de plus, bon lecteur, peut finalement procurer quelque avantage, après tout. Car c'est dans cet ouvrage que Prigio avait appris l'existence d'un animal très rare, le *rémora*, qui est aussi froid que le dragon est chaud.

« Si je pouvais amener ces deux là à combattre, se dit le prince, peut-être que le rémora pourrait tuer le dragon, ou tout au moins le refroidir. »

Il s'empara de la longue-vue pour chercher le rémora. Il aperçut le bout de son museau, blanc comme la neige et lisse comme la glace, dépassant d'une crevasse sur le flanc d'une montagne gelée, non loin de la colline de feu qui abritait le dragon.

« Hourra ! » s'écria le prince.

Il sauta comme un fou dans ses bottes de célérité, enfonça sur sa tête son chapeau d'invisibilité, et ajusta son épée acérée. Puis il mit une épaisse tranche de pain avec un généreux morceau de gruyère dans un sac, qu'il jeta sur son dos. Rappelez-vous qu'il ne faut jamais partir au combat, si on veut tenir moralement et physiquement, sans une bonne quantité de nourriture ! Ensuite, le prince s'envola à destination du volcan où se trouvait le dragon.

[6] L'Histoire comique des États et Empires de la Lune est un conte relatant un voyage imaginaire sur la Lune, écrit par Cyrano de Bergerac vers 1650.

- Chapitre VII -

Le premier stratagème de Prigio

Il y faisait terriblement chaud, même en altitude, là où planait le prince. Le volcan projetait de grosses pierres en fusion, qui faillirent l'atteindre à plusieurs reprises. De plus, la vapeur, la fumée et les flammes que le dragon rejetait par ses naseaux auraient effrayé les plus courageux. Les flancs de la colline étaient recouverts des cendres de ses victimes, carbonisées alors qu'elles étaient venues l'affronter. Le tuyau d'arrosage qu'avait utilisé le pauvre Alphonso gisait dans la vallée, fendu et hors d'usage. Alors que le dragon rouge feu, heureux comme un canard sauvage sur un lac de campagne, plongeait et faisait des roulades dans le liquide en fusion. Il s'amusait comme un fou.

« Bonjour ! » hurla le prince.

Le dragon remonta à la surface. Ses cornes rougeoyaient tant, qu'elles faisaient penser à une lune nouvelle, mais en plus imposant. Il attisait le feu par le mouvement de ses sabots et l'incendie de sa queue.

« Qui va là ? dit-il d'une voix rauque, pleine de colère. Attends que je t'attrape !

— Ce n'est que moi ! répondit le prince.

— Que me veux-tu ? gronda la bête. Il faut que je te voie ! »

Et, chose horrible, guidé par le son de la voix du prince, il s'éleva dans les airs à l'aide d'une paire de larges ailes ardentes, pour venir se poser à côté de lui.

Ce dernier n'avait jamais entendu dire que les dragons savaient voler. En vérité, il n'avait même jamais *cru* à l'existence des dragons, jusqu'à la nuit précédente.

L'épouvante le paralysa un instant. Puis il se laissa glisser comme une pierre jusqu'au bas de la colline, et cria :

« Holà !

— Eh bien, grogna le dragon, que fais-tu donc ? Ne peux-tu faire une réponse polie à une question qui l'est tout autant ?

— Accepteriez-vous de retourner dans votre cratère, et de promettre de m'écouter bien tranquillement ?

— J'accepte. Je te donne même ma parole de dragon » répondit l'animal, tout en incendiant avec désinvolture un aigle qui s'était aventuré au-dessus des braises. Les cendres de l'oiseau grésillèrent et crépitèrent, retombant en pluie autour du prince. Le dragon fit alors un bond en arrière, dans une épouvantable gerbe de flammes. Le volcan rugit autour de lui.

Le prince remonta haut dans le ciel, et lui cria :

« J'ai un message à votre intention de la part du rémora : il dit que vous avez trop peur de lui pour l'affronter !

— Connais pas !... grogna le dragon.

— Il vous envoie son gant, dit Prigio, pour vous défier ! Il vous propose un combat, dont l'issue sera la mort de l'un ou de l'autre.

Puis il jeta son propre gant dans le lac en fusion.

— Ah oui ? hurla le dragon. Attends que je l'attrape ! Il sortit en rampant, tout bouillant qu'il était.

— Je vais lui annoncer votre venue » dit le prince.

En deux accélérations, il arriva au-dessus de la montagne gelée du rémora.

S'il avait auparavant eu trop chaud, le prince avait désormais très froid. La colline où résidait le rémora était une masse compacte d'acier congelé, qui rejetait un souffle sibérien, semblable à la respiration de quelque monstre de glace. Elle était entourée de silhouettes qu'on aurait pu prendre pour les statues de marbre d'hommes armés : il s'agissait des cadavres de chevaliers et de leurs montures, frigorifiés alors qu'ils étaient venus affronter le rémora. Le prince sentit son sang se

figer ; il était sur le point de défaillir. Il reprit courage cependant : il n'y avait pas une minute à perdre. Il ne pouvait encore apercevoir le rémora nulle part.

« Bonjour ! » cria-t-il.

C'est alors que d'une fente étroite creusée au pied de la colline d'un noir brillant, - une ouverture pas plus haute qu'un dessous de porte, mais de plus d'un kilomètre de large -, pointa lentement une affreuse tête. Elle était plate comme une raie, et d'une pâleur mortelle. On y voyait deux yeux d'un bleu froid, aussi mats que de la pierre. Un sifflement en sortit, qui ressemblait à une bise âpre soufflant de l'est, un jour d'hiver :

« Où es-tu ? Puis-je venir à toi ?

— Je suis là ! » répondit le prince du haut de la colline.

La tête blanche et plate vint alors s'accrocher au rebord de la crevasse dans laquelle elle était apparue la première fois. Lentement, comme une langue de glace, elle se mit à remonter la pente, en glissant et se contorsionnant. Elle montait, montait… Le corps de l'animal ne semblait pas avoir de fin. Il se mouvait de façon atroce, en rampant, collant sa peau glacée à la paroi glissante de la colline.

Désormais, c'est toute la partie inférieure de la montagne noire qui était recouverte par cette chose horrible, dessinant doucement des boucles plates et lustrées. Lentement mais sûrement, la tête guidait le reste du corps, avançant la première. Lentement mais sûrement, on sentait une froideur de glace se rapprocher, qui ressemblait à la Mort. Le prince était sur le point de s'évanouir. Tout chavira devant ses yeux. Quelques instants plus tard, il aurait pu se laisser tomber comme une masse au sommet de la colline. La tête blanche aurait rampé au-dessus de lui, suivie par les méandres du corps glacé de la bête : il aurait été changé en pierre. Et la chose poursuivait son ascension, s'extrayant toujours de la crevasse au pied de la montagne.

Par un immense effort, le prince réussit à s'éloigner : en deux pas, il rejoignit le creux de la vallée, où le froid était moins vif.

« Hello ! » cria-t-il, dès qu'il put articuler un mot, entre deux claquements de dents.

Un sifflement clair lui répondit, comme des mots glacés tombant tout autour de lui.

« Attends ! J'arrive ! »

Les boucles blanches se mirent à glisser sur la paroi noire, comme des coulées de neige fondue, en direction du bas de la colline.

Prigio sentit l'air se réchauffer derrière lui et se refroidir en face de lui. Il regarda tout autour. Les arbres noircissaient sous l'effet de la chaleur, l'herbe prenait l'aspect d'une lande de feu : le dragon se rapprochait ! Le prince n'eut que le temps de crier : « Le dragon vous rend une petite visite ! », avant de s'envoler au sommet d'une colline avoisinante. De là, il observa ce qu'il allait se passer.

- Chapitre VIII -

Le combat

e fut un horrible spectacle. Quand le rémora entendit le nom du dragon, son ennemi juré, il se mit à glisser à toute vitesse vers la vallée. En chemin, il ruisselait sur chaque arbre, sur chaque rocher, tel un cours d'eau gelé dévalant la montagne. La créature s'étendait désormais sur des kilomètres, en un ruban doucement nervuré et froid comme la glace. Et elle continuait à ramper et à se faufiler. Les arbres encore verts perdirent leurs feuilles prématurément. Les oiseaux tombèrent, morts, pétrifiés par le souffle glacé. Mais si le rémora glissait à toute vitesse, le dragon se rapprochait plus vite encore, en faisant claquer ses ailes. Ils se retrouvèrent enfin à portée l'un de l'autre : le dragon fondit du ciel, cornes en feu et griffes de braise, afin de frapper le rémora. Il s'éleva alors une telle vapeur, une buée de chaleur d'une telle épaisseur, que sans l'aide de sa longue-vue magique, le prince n'aurait plus été capable de rien distinguer.

Au son de terribles ronflements et rugissements, le dragon tenta de transpercer le corps plat du rémora, et de le faire rentrer à nouveau dans la crevasse d'où il était sorti. Mais le rémora, sifflant formidablement et fondant par endroits, ne voulait pas céder. Prigio pouvait voir ses replis blêmes et froids recouvrir lentement les sabots du dragon, puis remonter, jusqu'à atteindre ses genoux. Sous l'effet de la douleur, la grosse bête en feu barrit comme un troupeau d'éléphants. Le dragon fit alors un bond en l'air, et ses ailes ardentes déployées, illumina le milieu du dos du rémora, et fonça dessus les cornes en avant. Mais la tête plate et cruelle avait fait un écart en

arrière. Se courbant lentement sur lui-même, le rémora blessé revint alors goulûment s'attaquer aux membres du dragon.

Pendant ce temps-là, le prince, en sécurité sur sa colline, déjeunait du morceau de fromage et de la tranche de pain qu'il avait emmenés avec lui.

« Allez, rémora ! Allez, dragon ! Tu es en train de prendre le dessus ! Vas-y, rémora ! » cria-t-il, emporté par l'excitation.

Personne n'avait jamais assisté à une telle bataille, et il pouvait jouir seul du spectacle. Il était ravi. Cependant, il vit avec une certaine inquiétude le grand corps du rémora reculer lentement, jusqu'à se retirer dans sa crevasse, au pied de la colline. Une brume épaisse et humide témoignait de l'ampleur de ses souffrances. Le dragon était bien à plaindre également. Ses pattes étaient raides et carbonisées, de même que ses cornes. Son corps malgré tout, particulièrement à l'endroit du cœur, continuait à luire comme du fer chauffé à blanc.

« Allez, rémora ! cria le prince. Les pattes de ton adversaire sont en train de lâcher. Il tremble sur ses quilles ! Encore un effort, et il ne pourra plus bouger ! »

Encouragé par ces paroles, le rémora blanc et glissant, sortit à nouveau de sa grotte, se déroulant encore et encore, comme si la colline avait été remplie de sa chair. Il avait perdu de sa force, c'est certain. Car son corps dégageait beaucoup de vapeur, qui s'élevait dans les nuages, et le sifflement de sa voix grincheuse semblait plus faible. Mais il en était de même des rugissements du dragon, qui ressemblaient désormais davantage à des grognements. Le rémora réussit alors à remonter le long des pattes du dragon, et s'attaqua au cœur même la bête. Ce dernier râla, genoux à terre dans la neige, comme un taureau blessé. Le rémora continuait à grimper.

« Allez, dragon ! » cria le prince. Il se rendait compte que si le rémora l'emportait, le froid serait si vif autour du cadavre du dragon, qu'il ne pourrait s'en approcher pour détacher la tête et la queue de l'animal.

« Allez, dragon ! Il commence à lâcher ! » cria à nouveau le prince.

Le courageux dragon, dans un dernier et prodigieux effort, se souleva à l'aide de ses ailes, et se laissa tomber sur le dos de son ennemi. Le rémora, meurtri, rentra la tête, puis repartit à l'attaque en rampant, dans un sifflement terrible. Mais il était à bout de forces. Sa tête plate se mouvait de plus en plus lentement, la vapeur que crachaient les milliers d'entailles de son corps était de plus en plus dense. Il poussa doucement son dernier soupir au moment même où le dragon, fourbu, s'effondrait à terre. Il expira dans un dernier rugissement, qui évoquait le vacarme de mille chaudières fonctionnant de concert.

Le prince, toujours au sommet de sa colline, avait du mal à réaliser que ces deux difformités de la nature, qui faisaient le malheur du royaume depuis si longtemps, étaient mortes. Il attendit une demi-heure. Une rivière coulait maintenant à l'emplacement du cadavre du rémora. Le corps du dragon gisait, froid et solitaire. Le prince s'approcha enfin. De deux coups de son épée acérée, il trancha la tête de métal et la queue du dragon. Elles pesaient lourd. Malgré tout, en quelques enjambées de ses bottes de sept lieues, il fut de retour au palais. Là, il mit son fardeau à terre, brisé par la fatigue et les émotions.

Or, la pendule du château venait de sonner sept heures et demie, et le dîner était servi à huit heures. Le pauvre prince se précipita à quatre pattes jusqu'au grenier. Il y retrouva son chapeau de souhaits, grâce auquel il demanda une coupe de champagne, un bain chaud, et son plus beau costume de velours noir orné de diamants. Il obtint tout cela sur le champ. Il prit son bain, but le vin, s'habilla, fit un paquet des cornes et de la queue du dragon. Puis il s'assit sur son tapis magique. À huit heures précises, alors que les cloches sonnaient à Blanbury, il frappait à la porte de l'ambassadeur d'Angleterre.

- Chapitre IX -

La vengeance du roi Grognio

a ponctualité est la politesse des princes. Et un prince est d'autant plus ponctuel qu'il est amoureux !

Un portier corpulent le convia à entrer, et dans le hall, plusieurs majordomes vinrent à sa rencontre. Il leur fit cacher les restes mortels du dragon sous le tapis magique. Puis il fut emmené à l'étage, où il put saluer la belle jeune fille, qui lui rendit son salut par une magnifique révérence. Elle paraissait plus jolie et plus aimable que jamais. Le prince était tellement heureux qu'il ne remarqua pas que le dîner ne se passa pas comme on aurait pu l'espérer. L'ambassadeur ne cessait de regarder autour de lui, paraissant attendre la venue de quelqu'un. Il s'entretenait continuellement à voix basse avec l'un des serviteurs, qui lui répondait sur le même ton. Et ce qu'il disait semblait fortement déplaire à l'ambassadeur. Mais le prince, tout occupé à converser avec la jeune fille, et à apprécier les mets qui lui étaient servis, ne remarqua rien. Jamais un repas ne l'avait autant comblé !

Quand les dames se furent retirées, les hommes restèrent entre eux. L'ambassadeur paraissait plus sombre que jamais. Il finit par prendre le prince à part, sous le prétexte de lui montrer une statue remarquable.

« Votre Altesse ne sait-elle donc pas, demanda-t-il, qu'elle court un grand danger ?

— Encore ? répondit le prince, qui songeait au dragon.

L'ambassadeur ne comprit pas cette réponse. Ne sachant pas que la bête avait été tuée, il se contenta de dire gravement :

— Plus que jamais. »

Il montra alors au prince deux proclamations, qui avaient été affichées dans toute la ville.

Voici la première.

« Attendu que notre fils aîné, le prince Prigio, s'est rendu coupable de plusieurs crimes majeurs, et de quelques autres infractions :

Premièrement, en désertant son poste de combat face au danger que représentait le dragon, ce qui a causé la perte de nos deux fils bien-aimés, les princes Alphonso et Enrico.

Deuxièmement, en se joignant à d'indécentes festivités dans la ville de Blanbury, et en participant à une rixe, dans les rues de cette même ville.

Troisièmement, en tentant, à cette occasion, de détourner la confiance que nos loyaux sujets portent en la couronne, par l'organisation d'un mouvement séditieux menaçant à la fois notre gouvernement et la paix du royaume.

Tous nos sujets seront donc avertis que :

- Quiconque sera vu apporter secours, soutien, ou assistance au susnommé prince Prigio, sera considéré comme son complice, et donc lui-même coupable de haute trahison.

- Une récompense de cinq mille pièces d'or sera offerte à quiconque livrera le prince vivant, en notre domaine d'Ashburton.

Votre Roi, Grognio. »

Et voici la deuxième proclamation.

« Attendu que notre royaume et nos terres ont été dévastés par un dragon - de l'espèce *salamandra furiosus*, découverte par Buffon -, tous nos sujets seront avertis que :

- Quiconque apportera les cornes et la queue du susnommé dragon en notre domaine d'Ashburton, se verra récompensé de cinq mille pièces d'or. Il lui sera de plus accordé le rang de prince avec tous ses privilèges, ainsi que la main de notre nièce, Lady Evalyn.

Votre roi, Grognio. »

« Hum, dit le prince. Je ne savais pas que le roi s'exprimait aussi bien à l'écrit.

— Mais, Monsieur, répliqua l'ambassadeur, les rues sont remplies de soldats. Je ne sais même pas par quel moyen vous leur avez échappé. Pour l'instant, vous êtes en sécurité sous mon toit. Cependant, un séjour prolongé, - excusez mon inhospitalité -, ne pourrait que nuire aux relations cordiales qui unissent le royaume de Pantouflia à celui que j'ai l'honneur de représenter.

— Nous ne voulons pas la guerre, et je suis certain que c'est aussi votre cas, répondit le prince en souriant.

— Mais alors, qu'est-ce-que Votre Majesté compte faire ?

— Eh bien, je vais me faire verser dix mille pièces d'or. Un million de livres ! C'est une belle somme, vous pouvez me croire ! Je vais livrer le dénommé prince vivant, au domaine d'Ashburton, cette nuit même. Et j'apporterai les cornes et la queue du dragon. Mais par contre, je refuse d'épouser ma cousine Lyn !

— Puis-je rappeler à Votre Majesté, qu'Ashburton est à près de cinq cent kilomètres d'ici. De plus, mon majordome en chef, Malcom, a disparu de la maison avant le dîner : je crains qu'il ne soit allé prévenir le capitaine des gardes de votre présence ici.

— Tout cela n'a aucune importance, répliqua le prince. Mon cher hôte, puis-je avoir le plaisir d'apporter à votre charmante fille, Lady Celandine, un petit cadeau tout simple ? Oh, une broutille ! Seulement les cornes et la queue d'un dragon, que j'ai débusqué ce matin même. »

L'ambassadeur, éberlué, oubliant ses bonnes manières, courut en toute hâte au premier étage, en criant :

« Linda ! Linda ! Descends tout de suite, il y a un cadeau pour toi ! »

Celandine descendit lentement, un sourire sur son visage : elle avait deviné de quoi il s'agissait, bien que le prince n'en ait pas dit un mot au dîner.

« Montrez-nous le chemin, Votre Altesse ! » cria l'ambassadeur.

Et le prince, offrant son bras à Lady Celandine, revint dans le hall, où ne se trouvaient plus… ni son tapis magique, ni les cornes, ni la queue du dragon !

Très pâle, le prince se retourna pour demander :

« Auriez-vous la gentillesse de demander aux serviteurs où ils ont mis le petit tapis de prière, ainsi que le paquet que j'avais amenés ? »

L'ambassadeur sonna la cloche, et tous les domestiques accoururent, avec à leur tête William, le majordome en second.

« William, demanda l'ambassadeur, où avez-vous mis le tapis et le paquet de son Altesse royale ?

— Votre Excellence, nous pensons que Malcom les a emportés avec lui.

— Et où se trouve Malcom, à présent ?

— Nous ne savons pas, votre Excellence. Nous croyons que quelqu'un est venu l'arrêter.

— Comment cela ? Qui donc est venu ?

William se mit à bégayer, et semblait incapable de répondre.

— Allons, vite ! Que savez-vous à ce sujet ?

Le majordome finit par répondre, comme s'il récitait un discours :

— Voilà, mesdames et messieurs, Votre Altesse, cela s'est passé ainsi : Votre Altesse est arrivée, portant un tapis et un paquet. Elle a déposé le tout sur ce fauteuil, et Thomas l'a introduite dans le salon. Puis Malcom a dit : ' Le dîner sera servi dans cinq minutes, et je suis éreinté.' Ensuite, il a pris la liberté de s'asseoir sur le tapis de son Altesse, et il a dit, - je vous en demande bien pardon - : 'J'en ai assez de servir ici ; il faut que je me trouve une meilleure place. Ce que j'aimerais, c'est être majordome à la cour du roi.' Mais avant d'avoir terminé sa phrase, le voilà qui se soulève dans les airs, et sort comme une flèche par la porte ouverte, avec le paquet de Votre Altesse dans les mains. Je me suis précipité à la porte, et je l'ai vu : il volait au-dessus de la ville, tout droit vers le Nord. Et c'est tout ce que je sais. Je ne mentirais pas ! Du coup, Thomas, la cuisinière et moi, nous nous sommes dit que Malcom avait dû être arrêté. Même que la cuisinière répète qu'elle n'en a rien à faire : ce n'était rien qu'un sale rouspéteur, après tout.

— Merci William. Vous pouvez vous retirer, ce sera tout pour le moment. »

Le prince resta silencieux. L'ambassadeur resta silencieux. Et lady Celandine fit de même, tant qu'ils ne furent pas revenus dans le salon. C'était une soirée délicieuse. Les portes-fenêtres étaient grand ouvertes sur le balcon, qui surplombait la ville, et ouvrait la vue sur les collines, au Nord. Le prince finit par dire :

« Quelle étrange histoire !

— Très étrange, effectivement, répondit l'ambassadeur.

— Et vraie de bout en bout, ajouta le prince. Enfin, il n'y a aucune raison pour qu'elle ne le soit pas.

— Mais Votre Altesse, il m'est difficile de croire que la conduite de Malcom, que j'ai toujours considéré comme un homme d'une grande honnêteté, ait mérité qu'il…

— Soit arrêté ? répondit le prince. Oh, certainement pas. C'était un simple accident. Cela aurait pu arriver à toute personne qui se serait risquée à s'asseoir sur mon tapis. »

Le prince raconta alors un aperçu de toute l'histoire, à l'ambassadeur : le tapis se trouvait être un des présents des fées à l'occasion de son baptême, lui-même ne l'avait découvert que récemment, et, en toute probabilité, le tapis avait conduit Malcom à l'endroit exact où celui-ci souhaitait se rendre, autrement dit à la Cour du roi, à Ashburton.

« Tout ceci ne devrait pas avoir grande importance, reprit le prince. Mais le fait est que je comptais sur ces cornes et cette queue pour me réconcilier avec le roi, mon père. Je les lui avais promis, et si Lady Celandine n'avait pas émis le souhait de les avoir, elles seraient en sa possession à l'heure qu'il est.

— Oh, Votre Altesse nous fait trop d'honneur, murmura Lady Celandine. Le prince reprit en rougissant :

— Mais non, aucunement ! »

L'ambassadeur comprit alors que sa fille était aimée par le prince héritier du royaume, qui était lui-même en mauvais termes avec le souverain en exercice. Voilà qui constitue une situation bien inconfortable pour un ambassadeur…

Il se dit en lui-même :

« Que vais-je bien pouvoir faire de ce jeune homme ? Il ne peut pas rester ici indéfiniment. Et sans son tapis, il ne peut pas partir : s'il sortait dans la rue, les soldats ont des ordres pour l'arrêter. Et pendant ce temps-là, Malcom va se targuer d'avoir tué lui-même le dragon - il doit déjà, à cette heure, être arrivé à Ashburton ! - Et ils vont lui donner la main de la nièce du roi : mon propre majordome va devenir héritier du trône de Pantouflia ! C'est un véritable cauchemar ! »

Pendant ce temps-là, le prince se tenait sur le balcon, racontant à Lady Celandine comment il avait réglé le cas du dragon, sans pour autant se vanter d'une quelconque façon. Il disait :

« Ce n'est pas moi qui l'ai tué, c'est le rémora. Pauvre bête, c'est lui, et personne d'autre, qui devrait épouser Lyn. Mais malheureusement, il a été tué également … »

À ce moment précis, on entendit un sifflement : quelque chose fut projeté au-dessus de leurs têtes, à l'intérieur de la pièce. Au travers de la fenêtre ouverte, c'est le roi, la reine, Malcom, ainsi que les restes mortels du dragon qui se retrouvèrent propulsés dans le salon de l'ambassadeur !

- X -

Le dilemme de Grognio

Malcom reprit ses esprits le premier.

« Votre Excellence a-t-elle sonné pour que je serve le café ? » demanda-t-il posément. Quand il lui fut répondu : « Oui », il s'inclina, et se retira avec un flegme souverain.

Dès qu'il eut disparu, le prince se jeta aux pieds de son père, en larmes :

« Pardon, mon Seigneur !

— Ne m'adressez plus la parole, répondit le roi, d'un ton sévère. »

Le pauvre prince n'eut d'autre recours que de se jeter aux pieds de la reine. Mais celle-ci ne fit pas davantage attention à lui que s'il eût été une fée. Le prince l'entendit murmurer, tout en pinçant ses bras royaux :

« Je dois me réveiller, à présent. Quel rêve bizarre ! Le Dr Benson pense que c'est peut-être lié à l'alimentation… »

Pendant tout ce temps, Lady Celandine, pâle comme une statue de marbre, était restée adossée à l'embrasure d'une porte-fenêtre. Le prince se dit que ce qu'il avait de mieux à faire, était d'aller la réconforter. Il l'invita à s'asseoir avec lui sur le balcon, sentant qu'il n'était pas le bienvenu dans le salon. Bientôt, ils causèrent gaiement des étoiles, qui commençaient à apparaître dans le ciel d'été.

L'ambassadeur en avait profité pour inviter le roi à prendre un siège. Il était inutile d'adresser la parole à la reine…

« Il faudrait que ce soit un miracle, se disait-elle, et les miracles n'existent pas. Donc, celui-ci n'existe pas non plus… Non, je vais me réveiller dans mon lit à Ashburton. »

Malcom, Thomas et William apportèrent le café, sans que la reine ne leur accorde la moindre attention. Quand ils ressortirent, le prince accompagné de Lady Celandine se retirèrent discrètement. Le roi resta seul avec l'ambassadeur. On pouvait à peine tenir compte de la présence de la reine…

« Vous voulez savoir ce qui s'est passé, je suppose ? dit Sa Majesté, d'un ton maussade. Eh bien, c'est votre droit. Et je vais vous le dire. Nous venions de nous mettre à table pour le dîner, à Ashburton. Il était assez tard, - j'ai l'impression parfois que tout se décale de plus en plus chaque jour -. Nous avons alors entendu le bruit d'une vive discussion : le capitaine des gardes est entré pour nous dire qu'un homme venait de se présenter, avec les cornes et la queue du dragon, dans le but de réclamer la récompense. Mon épouse et moi-même sommes alors sortis dans la cour extérieure pour le trouver là, assis sur ce tapis, une choppe de bière à la main. Il avait l'air respectable d'un domestique de rang élevé : je l'ai tout de suite reconnu comme étant votre majordome. Il nous a dit qu'il venait de tuer la bête, et nous a montré les

cornes et la queue de l'animal. Elles sont ici ! La queue ressemblait à la poignée en métal d'une pompe de jardin, mais les cornes sont authentiques : j'en ai déjà vu une paire, qui avait été projetée du haut d'un volcan, au temps de mon arrière-grand-père, Giglio. Excellent, votre café !

L'ambassadeur inclina la tête.

— Bon, nous lui avons demandé où il avait tué le dragon. Il a répondu : dans un jardin, près de Blanbury. Puis il a commencé à parler de la récompense, et de toutes les *attributions* qui avaient été promises, selon ses propres mots. Il paraissait avoir lu ma proclamation : une chose vite et bien faite, d'ailleurs ; je l'ai écrite moi-même, ajouta Sa Majesté.

— Tout cela est fort pertinent, dit l'ambassadeur, qui se demandait où le roi voulait en venir.

— Je suis content de vous l'entendre dire, répondit le roi d'un ton ravi. Où en étais-je ? Oui, j'y suis : votre majordome a dit qu'il avait tué le dragon dans un jardin, pas loin de Blanbury. La réalité est que toute cette affaire ne me plaisait pas trop. Cet homme n'est pas de notre monde, voyez-vous. Et puis, il y a ma nièce Evalyn, la pauvre : elle allait nous poser des difficultés, c'est certain. Elle a voué son cœur, si on peut le dire ainsi, au pauvre Alphonso. Heureusement, la reine est une femme remarquable, vraiment remarquable…

— Vraiment ! dit l'ambassadeur, avec la plus grande sincérité.

— Scélérat ! a-t-elle crié à la figure de votre majordome. Espèce de valet sans honneur, tu viens de nous mentir effrontément ! Blanbury est à cent lieues d'ici ! Comment peux-tu affirmer que tu as tué le monstre là-bas, et que tu es revenu ici, tout cela en l'espace de quelques heures ?! - Ce dernier point ne m'avait pas frappé : je ne suis qu'un modeste souverain. Mais la force de l'argument brandi par mon épouse m'est apparue sur le champ -. J'ai dit : ' Eh oui !! Comment avez-vous réussi cela ? ' Mais l'homme, votre majordome, je veux dire, ne sembla pas le moins du monde désarçonné. Il dit : ' C'est très simple, Votre Majesté, je me suis contenté de m'asseoir sur ce tapis, fait le souhait d'être ici. Et me voilà. Je serais bien heureux à présent, m'étant donné tout ce mal, et n'étant point maître de mon temps, de voir la couleur de ces *attributions*, dont il était question dans la proclamation.' À ces mots, la colère de reine est montée encore d'un cran, en imaginant que cela fût possible. 'Balivernes !', a-t-elle hurlé. C'est un conte tiré des Mille et une nuits, qui se trouve être fortement démodé de nos jours. Et ce n'est pas parce que la chose est jolie à entendre que nous allons la croire ! ' C'est exactement ce qu'elle a dit.

— Sa Majesté a toujours le mot juste, répliqua l'ambassadeur.

— Assieds-toi sur ce tapis, valet, a-t-elle poursuivi. Moi-même et mon conjoint, - autrement dit, moi -, allons nous asseoir à côté de toi. Et je vais souhaiter être chez ton maître, à Blanbury. Quand l'expérience aura échoué, tu pourras considérer que ta tête vient de se détacher de tes épaules ! Votre majordome s'est alors contenté de dire : 'Très bien, Mam… ; je veux dire : Majesté'. La reine s'est assise sur le bord du

tapis. J'ai pris place entre elle et votre domestique. Puis la reine a dit : 'J'aimerais être à Blanbury !' Nous nous sommes alors envolés, et avons voyagé par les airs à une vitesse prodigieuse, jusqu'à nous retrouver ici. Je suppose donc que l'histoire de votre majordome est vraie. Je le regrette. Mais la parole d'un roi est sacrée. Et l'homme doit en conséquence prendre la place de ce faux jeton de Prigio.

Pour finir, Monsieur l'ambassadeur, dans la mesure où nous sommes partis avant dîner, et que votre propre repas est terminé, vous serait-il possible de nous faire servir quelque chose de froid ? »

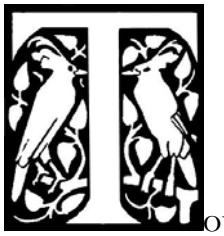
L'ambassadeur s'empressa de faire servir une somptueuse collation, à laquelle le roi fit largement honneur. Sa Majesté, qui se plaignait d'être fatiguée, fut ensuite conduite dans la suite royale. La reine l'accompagna, en faisant remarquer qu'en ce moment même, elle dormait à poings fermés, mais qu'elle allait se réveiller sous peu. Aucun des deux ne souhaita au prince une bonne nuit. En fait, ils ne le croisèrent même pas, étant donné que ce dernier était toujours sur le balcon en compagnie de Lady Celandine. Ils avaient beaucoup de choses à se dire. Le prince finit par demander à la jeune fille de devenir sa femme, et celle-ci répondit que si leurs pères donnaient leur assentiment, elle acceptait. Elle se retira ensuite pour aller se coucher.

Le prince, qui n'avait pas du tout dormi la nuit précédente, se sentait également très fatigué. Mais avant tout, il avait encore quelque chose à faire. Il revint au salon, s'assit sur son tapis, et souhaita être… Où cela, d'après vous ? À côté du cadavre du dragon, bien sûr ! Il s'y trouva en un instant.

La bête morte avait un aspect effrayant, son corps glacé gisant, solitaire, au clair de lune. Le prince coupa ses quatre sabots, les mit dans un sac, et ramena le tout au château en un instant. Là-bas, il tomba sur l'ambassadeur qui venait juste de border le roi dans son lit. Celui-ci lui montra sa chambre. Le prince rangea les sabots, le tapis, le chapeau d'invisibilité, et tout ce qu'il possédait d'autre, dans un coffre de fer. Puis il se coucha, en rêvant de sa promise.

- Chapitre XI -

Prigio reçoit ses récompenses.

 ous s'éveillèrent le lendemain matin, avec les idées relativement embrouillées. C'est toujours perturbant de dormir dans un lit inconnu, en particulier après avoir volé dans les airs, comme ce fut le cas pour le roi et la reine, et pour Malcom, le majordome. C'est la reine qui était la plus déconcertée : en effet, elle venait indéniablement de se réveiller, et pourtant, elle n'était pas dans son lit, alors qu'elle aurait dû y être. Mais comme elle avait un caractère déterminé, elle réussit à se convaincre que tout était normal.

Le majordome était plus décidé que jamais à réclamer le titre princier ainsi que la main de Lady Evalyn. Il fit très justement remarquer à William qu'une telle occasion de promotion sociale ne se représenterait pas pour lui de sitôt. Et le roi était impatient de retourner à Ashburton, afin d'arranger toute l'affaire conformément aux règles constitutionnelles.

L'ambassadeur n'était pas fâché de se débarrasser de toute la compagnie, et il fut proposé que tous prennent place sur le tapis magique, et forment le vœu de rentrer chez eux. Mais la reine ne voulut pas en entendre parler, disant que la chose était puérile, et qu'il ne fallait même pas y penser. On prépara donc un carrosse à son intention, et elle partit sans un au revoir pour personne. Le roi, Malcom, et le prince ne firent pas tant de manières. Ils s'envolèrent tout simplement pour Ashburton, de la manière désormais habituelle, et arrivèrent là-bas une semaine avant Sa Majesté.

Le roi réunit sur le champ, un conseil. Les cornes et la queue du dragon y furent exhibées, soulevant l'intérêt de tous. Malcom et le prince furent ensuite invités à exprimer leurs requêtes.

Malcom fut le premier entendu. Il refusa de dire où, et par quel moyen, il avait tué le dragon. Il fit remarquer qu'il pouvait y en avoir d'autres là-bas, des jeunes notamment, qu'il serait difficile de tuer. Le majordome se contenta de réclamer la récompense, qui était offerte, si vous vous en souvenez, non pas à celui qui tuerait la bête, mais à celui qui ramènerait les cornes et la queue de l'animal. Les juristes présents confirmèrent la parfaite légitimité de cette demande. Malcom fut applaudi par les courtisans. Ceux-ci, décidément, le préféraient largement à Prigio en tant qu'héritier du trône. Quant à Lady Evalyn, elle était déchirée par des sentiments bien douloureux : elle avait beau haïr Prigio, il lui était difficile d'envisager d'épouser Malcom ! C'est pourtant l'un ou l'autre de ces deux choix qu'elle devrait faire… Pauvre jeune fille ! Il est possible que jamais lady ne fut si étrangement assaillie par le destin !

C'était à présent au tour de Prigio de s'exprimer. Il admit que la récompense avait été offerte, non pas pour avoir tué le dragon, mais pour en avoir ramené les cornes et la queue. Mais fallait-il pour autant mettre de côté les intentions *réelles* du roi ? Quand un subordonné s'exprimait, celui-ci devait, bien entendu, supporter les conséquences de ses paroles. Mais quand un roi s'exprimait, ne devait-on pas toujours envisager le fait qu'il ait voulu dire autre chose ? N'importe quel quidam équipé d'un chariot se trouvait en capacité de ramener les cornes et la queue : la difficulté était de tuer l'animal ! Si on donnait satisfaction à la demande de Malcom, la prérogative royale de *dire* quelque chose, tout en *voulant dire* autre chose, se trouvait menacée …

En entendant ces mots, le roi s'oublia au point de lancer : « Bravo ! Bien dit ! », en battant des mains. Sur ce, les courtisans lancèrent leurs chapeaux en l'air en acclamant Prigio.

Le prince dit alors que celui qui avait tué le monstre devait être capable de dire où se trouvait son cadavre, et de produire ses sabots. Lui-même en était capable. Etait-ce le cas de Malcom ? Ce dernier devint horriblement pâle quand les propos de Prigio lui eurent été traduits, - en effet, il ne parlait pas le pantouflian -. Mais il s'en tint fermement à la proclamation : il avait ramené les cornes et la queue, aussi devait-il recevoir toutes les « attributions » promises, ainsi que la main de Lady Evalyn.

À cet moment du débat, les idées du roi se trouvaient tellement embrouillées, qu'il décida de laisser le dernier mot à Lady Evalyn. Il lui demanda tendrement :

« Lequel des deux souhaitez-vous épouser, ma chère ? »

La pauvre fille se mit alors à pleurer. En conséquence, le roi fut quasiment contraint de déclarer que la récompense serait offerte à l'homme qui serait capable de produire les sabots, d'ici une semaine, jour pour jour. À peine avait-il prononcé ces mots que le prince tira les sabots de son sac, et les montra à l'ensemble du Conseil. Ceci mit fin à toute l'affaire. On offrit à Malcom quelques sandwiches et un peu de sherry dans les appartements du régisseur, puis celui-ci fut renvoyé chez son maître. Et j'ai le regret de dire que son humeur pâtit sérieusement de l'échec de son projet de promotion sociale. Il se montra particulièrement irrité et maussade durant les jours suivants. Mais sa déception fut si grande que nous ne devrions peut-être pas lui en vouloir…

Si Malcom fut dépité, et dut endurer les moqueries des autres domestiques, le sort de Prigio n'était guère plus enviable. Bien qu'ayant récupéré sa position d'héritier du trône, il n'en avait pas pour autant regagné les faveurs du roi. Ce dernier le détestait toujours, et restait particulièrement contrarié des disparitions d'Alphonso et d'Enrico. Non, en fait, il était plus contrarié que jamais ! Et peut-être n'avait-il pas tout à fait tort.

Il convoqua Prigio devant les membres du Conseil. Le jeune homme se présenta, sous les clameurs frénétiques des courtisans. Le roi s'écria :

« Silence ! Garde ! Vous traînerez le premier qui ouvre la bouche dans la serre du jardin zoologique, et vous l'enfermerez avec les serpents à sonnettes ! »

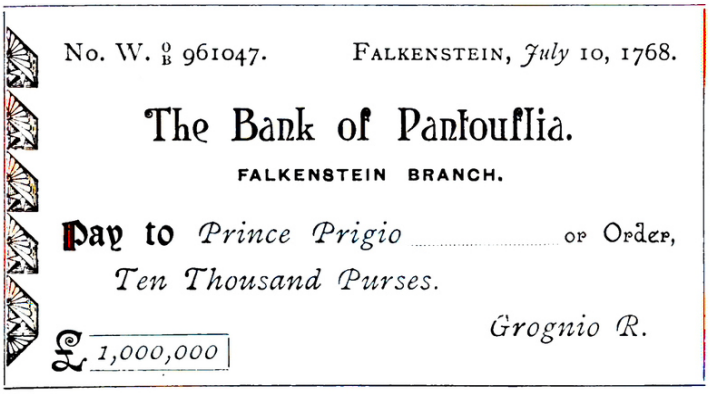
Tous les courtisans se turent.

« Mon fils, dit le roi, alors que Prigio s'inclinait devant le trône, tu as retrouvé ton rang, car je n'ai pu revenir sur ma parole. Mais ce succès narcissique fait apparaître au grand jour ta nature basse et malveillante, encore plus que l'ignoble mépris avec lequel tu as jadis traité ton devoir. Enfin ! Maudit sois-tu ! cria le roi, abandonnant le ton cérémonieux d'un roi, pour adopter celui d'un père. Quoi donc ?! Si tu étais capable de tuer le dragon, pourquoi avoir laissé tes pauvres petits frères se faire rô… rô… rôtir ? Eh ?! Que réponds-tu à cela, faux jeton ? Tu ne croyais pas aux dragons ? C'est à cause de ton éternelle vanité ! Si tu as été assez malin pour tuer cette bête - et cela, je te l'accorde -, tu aurais dû l'être également pour savoir que tu avais tort ! Mais cela ne t'a pas frappé ! Tu t'en es rendu compte désormais, et que cela te serve de leçon ! Non que cela soit un grand réconfort, car il est peu probable que l'occasion se représente un jour ! »

Sur ces mots, le roi éclata en sanglots, accompagné par le lord Juge en chef, par le poète officiel de la Cour - que l'évocation des serpents à sonnettes avait plongé dans l'effroi -, des dames de compagnie, des aumôniers royaux, de tout le monde en fait, sauf le garde de faction, qui en tant que soldat, s'en tenait à une réserve toute militaire. Quand il eut retrouvé ses esprits, le roi dit à Prigio - qui absorbé dans ses pensées, n'avait pas pleuré - :

« La parole d'un roi le lie à jamais. Qu'on m'apporte un stylo et mon carnet de chèques. »

Le chéquier royal, relié en maroquin rouge, fut amené par huit pages, portant également un stylo et de l'encre. Sa Majesté remplit un chèque, puis signa le document.


No. W. $\frac{0}{B}$ 961047. FALKENSTEIN, *July* 10, 1768.

The Bank of Pantouflia.

FALKENSTEIN BRANCH.

Pay to *Prince Prigio* ..... or Order,

Ten Thousand Purses.

Grognio R.

£ *1,000,000*

« Et voilà ! dit-il en saupoudrant la page de sable, le papier buvard n'ayant pas encore été inventé, prends ça et va-t'en ! »

Le prince Prigio obéit avec respect, mais promptitude, à l'ordre de son père : il jugeait préférable d'encaisser le chèque royal sans trop tarder. Mais Sa Majesté le rappela en s'époumonant :

« Eh toi !! Reviens ! J'ai oublié une chose : tu dois également épouser Evalyn ! »

- Chapitre XII -

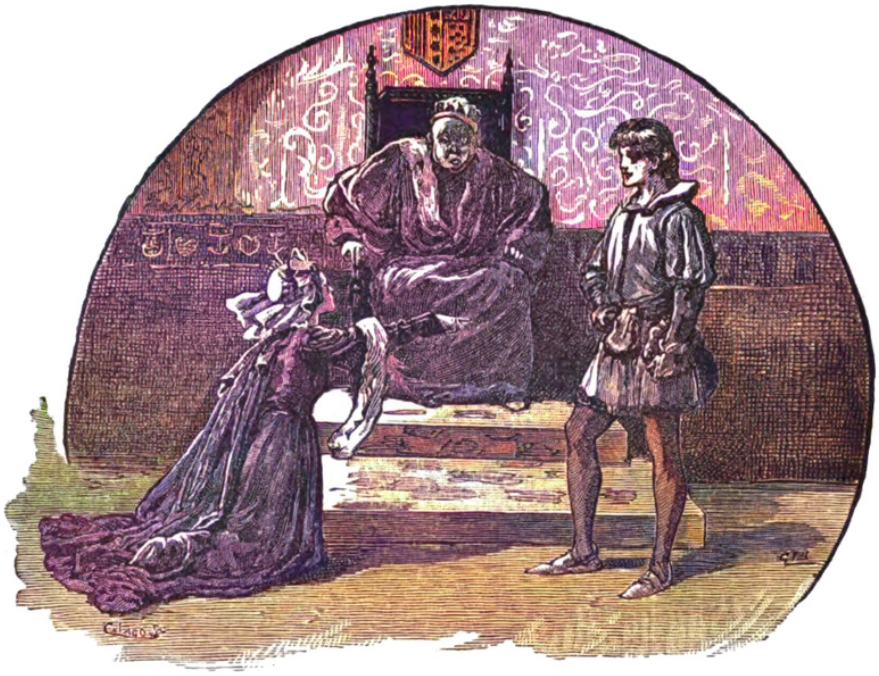
Père et fils trouvent un terrain d'entente.

e prince s'était déjà éloigné, quand il entendit le roi. Comme il aurait aimé avoir aux pieds ses bottes de sept lieues, ou dans la poche, son chapeau d'invisibilité ! S'il avait eu cette chance, il aurait pu retourner à Blanbury, et s'expatrier en compagnie de Lady Celandine. Dix mille pièces d'or peuvent sembler un pécule insuffisant, mais un jeune couple amoureux est capable de vivre avec moins que cela. Malgré tout, comme le roi cria très fort, comme il le faisait quand il comptait être obéi, Prigio fit nonchalamment demi-tour.

« Prigio, dit Sa Majesté, où comptes-tu aller ? C'est le jour de tes noces, l'as-tu donc oublié ? Ma proclamation offrait non seulement une forte somme, que tu possèdes déjà, mais aussi la main de Lady Evalyn. L'aumônier ici présent va vous unir sur le champ. Félicitations, mon fils. Evalyn est une jeune fille charmante.

— J'ai la plus profonde affection et estime pour ma cousine, Votre Majesté, dit le prince, mais…

— Je ne l'épouserai jamais ! s'écria la pauvre Evalyn, à genoux devant le trône. Elle offrait un spectacle à la fois ravissant et poignant, sa chevelure retombant sur ses épaules, et ses yeux ruisselants de larmes. Jamais ! Je le méprise trop !



— J'étais sur le point de dire, poursuivit le prince, qu'il m'était totalement impossible d'avoir l'honneur d'épouser ma cousine.

— L'échafaud de la famille est toujours en bon état de fonctionnement, je suppose ? demanda le roi au bourreau officiel, un grand homme émacié, vêtu de noir et de rouge, qui était affecté au service exclusif des membres de la famille royale.

— Plus que jamais, Votre Majesté, répondit l'homme, en s'inclinant avec une courtoisie surprenante, au vu de sa profession.

— Parfait, dit le roi. Prigio, tu as le choix. D'un côté le gibet, de l'autre Lady Evalyn. Cela me coûte énormément, mais là est mon devoir. La parole d'un roi est sacrée. C'est Evalyn, ou le gibet !

Le prince fit une respectueuse révérence devant la jeune fille.

— Madame ma cousine, dit-il, votre indulgence excusera ma réponse, et vous n'interpréterez pas en ma défaveur l'apparente inconvenance de ma conduite. Je me vois contraint, malgré moi, de faire l'impasse sur vos charmes et de faire le choix de la Loi, dans sa rigueur extrême. Bourreau, en avant ! Fais ton devoir ! Car, quant à moi, je suis prêt ! »

La pauvre Evalyn, en dépit de la répugnance qu'elle éprouvait envers le prince, ne pouvait être que blessée de voir Prigio lui préférer la mort.

— La vie est-elle donc sans attraits à vos yeux, et suis-je une personne si désagréable, que vous préférez *ces* bras - elle désignait le bourreau -, à *ceux-là* - elle tendait ses propres bras mignons, ronds et blancs - ? »

En effet, la jeune fille avait bon cœur, et détestait l'idée de voir Prigio exécuté. En outre, elle se disait qu'il y avait pire destinée que d'être couronnée reine de Pantouflia. Car Alphonso avait disparu : le pleurer ne le ramènerait pas…

« Ah, madame, vous me pardonnez ! dit le prince.

— Car vous êtes plein de courage, répondit Evalyn, qui commençait à ressentir un grand respect pour Prigio.

— Mais aucun de nos deux cœurs n'est à prendre. Depuis que le mien appartient à une autre, je comprends ce que vous ressentez ! N'achetons pas la vie au prix de notre bonheur et de notre honneur…

Se retournant vers le roi, le prince dit :

— Sire, n'y a-t-il d'autre choix que le mariage ou la mort ? Vous dites que vous ne pouvez respecter seulement la moitié de vos engagements : en recevant la récompense, je me dois également d'épouser ma cousine, contre la volonté de celle-ci. Ne pourrions-nous pas annuler tout notre marché ? Si je me séparais de ce méchant bout de papier, pourriez-vous considérer que nous sommes quittes ? »

Sur ces mots, le prince lâcha le chèque de dix-mille pièces d'or, qui s'en alla en voletant dans les airs.

Le roi fut un instant tenté, mais il se dit en lui-même :

« Aucune importance, une légère augmentation des impôts y pourvoira. Puis, il dit à Prigio : Garde donc cette camelote, et laisse-moi tenir ma parole ! À l'église, tout de suite ! Ou alors… - et il désigna du doigt le bourreau -. La parole du roi de Pantouflia est sacrée !

— Celle du prince héritier l'est également, répondit Prigio. Mon cœur est promis à une jeune fille.

— À peine mariée, il est bien possible qu'elle soit veuve, cria furieusement le roi. À moins… - Ici, il s'interrompit un instant. - À moins… que tu ne ramènes Alphonso et Enrico sains et saufs ! »

Le prince réfléchit en une fraction de seconde.

— J'accepte le marché ! dit-il. Si Votre Majesté accepte à son tour mes conditions.

— Explique-toi ! dit le roi.

— Je souhaiterais être transporté à Blanbury, et laissé là-bas sans surveillance. Si au bout de trois jours, je ne reviens pas avec mes frères sains et saufs, Votre Majesté sera déchargée d'un devoir cruel : le prince Prigio de Pantouflia mettra lui-même fin à ses jours. »

Le roi, dont l'esprit fonctionnait plutôt lentement, réfléchit plusieurs minutes à cette proposition. Il comprit alors qu'en acceptant les conditions du prince, il serait à tous les coups, gagnant. Soit il retrouvait ses fils bien-aimés, soit il se débarrassait de

Prigio, sans avoir à subir le désagrément de le faire exécuter. En effet, bien que la plupart des rois aient souhaité, un jour ou l'autre, mettre à mort leur fils aîné, et que quelques-uns soient réellement passés à l'acte, aucun n'a gagné, par cet acte d'autorité, en popularité auprès de ses sujets.

« Parole d'honneur ? dit enfin le roi.

— Parole d'honneur ! » répondit le prince.

Pour la première fois depuis des mois, le père et le fils se serrèrent la main.

« Et quant à vous, Madame, dit Prigio à Evalyn, sur un ton cérémonieux, dans moins d'une semaine, j'escompte que nous prononcions nos vœux sur le même autel. Et cette cérémonie, que nous aborderons en tant que cousin et cousine, fera de nous un frère et une sœur. »

La pauvre jeune fille ouvrit tout grand les yeux, ne comprenant rien à ce que Prigio venait de dire.

Ce dernier fut parti en un instant : ayant emprunté, avec l'autorisation du roi, le tapis magique, il retourna à la maison de l'ambassadeur, à Blanbury.

- Chapitre XIII -

Le deuxième stratagème de Prigio

omme Lady Celandine fut heureuse de revoir le prince ! En un instant, les roses blanches de ses joues se changèrent en roses rouges. Tous deux allèrent dans le jardin, causant de tout un tas de choses. Le prince finit par avouer que d'ici trois jours, il serait soit sauvé, soit perdu. En effet, soit il serait capable de ramener ses frères sains et saufs à Blanbury, soit il échouait, et dans ce cas, il ne pourrait y survivre.

« Cela n'est que justice, dit-il. Car si j'étais parti au combat en premier, j'aurais été vaincu, et aucun de mes frères n'aurait été envoyé tuer ce monstre après moi. Car j'aurais été vaincu, chère Celandine, si j'avais affronté le dragon avant de vous avoir rencontrée. »

La jeune fille lui en demanda la raison : en quoi le fait de la connaître avait-il pu l'aider ? Le prince lui raconta alors toute l'histoire. Il lui expliqua particulièrement qu'avant de tomber amoureux d'elle, il ne croyait ni aux fées, ni aux dragons, ni aux chapeaux d'invisibilité, ni à quoi que ce soit d'amusant et d'irrationnel. Il ne croyait qu'aux choses arides et inutiles, telles que la chimie, la géologie, l'arithmétique, les mathématiques, et même l'économie politique ! S'il s'était trouvé dans cet état d'esprit lors du combat, le dragon n'aurait fait de lui qu'une bouchée.

Celandine fut profondément heureuse d'entendre cela. Cependant, l'appréhension qu'elle ressentait à l'idée que le prince ait pu s'engager dans une entreprise encore plus difficile venait ternir son contentement. En effet, c'est une chose de manipuler le rémora pour que celui-ci aille tuer le dragon, et une chose très

différente de découvrir si les princes étaient morts, et si tel était le cas, de les ramener à la vie.

Mais le prince lui dit qu'il avait un plan. Il passa la nuit chez l'ambassadeur. Le lendemain, il était debout très tôt, avant tout le monde, pour ne pas avoir à dire au revoir à sa promise. Puis il s'envola en direction du vieux château solitaire, où, depuis que la Cour avait déménagé à Ashburton, personne n'allait plus jamais, de crainte d'y rencontrer des fantômes.

Le lieu demeurait paisible, déserté, sans aucun signe de vie. C'est pourtant un être vivant que le prince espérait trouver là. Il chercha dans tous les recoins du château, en vain. Il visita le chenil, mais bien entendu, tous les chiens avaient été emportés. Et les fermiers des environs avaient offerts de nouveaux foyers à toute la volaille. Enfin, étiré de tout son long en plein soleil, le prince finit par trouver un pauvre vieux chat, à moitié aveugle. La misérable créature était maigre, pelée par endroits. Elle n'était plus capable d'attraper des oiseaux, ou même des souris. Et il n'y avait personne pour lui donner un peu de lait.

Mais les chats vivent au jour le jour, et il se trouvait que ce vieux chat noir - qui s'appelait Ralph -, avait pris un bon petit déjeuner. Il profitait donc d'un agréable bain de soleil. Le prince le regarda avec compassion, songeant que même un vieux chat malingre pouvait être, en quelque sorte, plus heureux que nombre d'êtres humains.

« Bon, se dit le prince, de toute façon, il n'aurait pas vécu bien longtemps. Et puis, il ne sentira rien. »

Il sortit son épée acérée, et d'un coup, trancha proprement la tête du chat. Pauvre vieux Ralph… Mais il ne se changea pas sur le champ en une belle jeune fille, comme vous vous y attendiez peut-être. Tout d'abord, la chose est complètement invraisemblable, ensuite, le prince étant déjà amoureux, cela aurait été inopportun ! Non, le chat gisait mort, comme n'importe quel chat. Le prince bâtit alors un tas de bois et de paille, déposa le petit minou au sommet, et mit le feu à l'ensemble. Très vite, il ne resta plus du vieux Ralph, que des cendres.

Le prince monta en courant jusqu'au grenier magique ; l'excitation faisait battre son cœur à grands coups. Le soleil perçait par la fenêtre en meurtrière, et des poussières d'or dansaient dans ses rayons. La lumière éclaira l'étrange fatras de cadeaux féériques, talismans et grimoires. Le prince fureta ça et là, et finit par mettre la main sur six anciennes gourdes à eau en cuir, chacune portant une plaque d'argent où était gravé les mots : AQVA. DE. FONTE. LEONVM.

« Enfin, les voilà ! » dit le prince.

Il s'empara d'une des gourdes et redescendit au pas de course jusqu'au bûcher où il avait brûlé le pauvre petit chat. Ouvrant la gourde, il fit tomber quelques gouttes d'eau sur les cendres fumantes. Aussitôt, une grande flamme blanche en jaillit, et hors des braises bondit un chat noir, le plus beau, le mieux bâti et le plus charmant qu'on ait pu voir. C'était Ralph, redevenu comme aux beaux temps de sa jeunesse ! Reconnaissant Prigio, il se frotta contre lui en ronronnant. Fou de joie, le prince prit le chat dans ses bras, et l'embrassa sur la truffe. Une larme brillante glissa

sur le museau de Ralph, l'amenant à frotter son nez avec sa patte, de la plus comique des façons.

« Oh Ralph, dit le prince Prigio, aucun chat depuis le Chat botté ne sera aussi bien traité que toi ! Car si l'eau de la Fontaine des Lions a pu te ramener à la vie, eh bien, il y a peut-être une chance pour Alphonso et Enrico… »

Le prince s'activa ensuite en tous sens, préparant un repas froid en se servant dans le garde-manger, rassemblant tous les objets magiques qui étaient susceptibles de lui être utiles. Il s'assit enfin sur le tapis, et souhaita être sur la montagne du dragon.

« Il me reste à m'occuper du roi, à présent, dit-il. Si je ne peux pas retrouver les cendres d'Alphonso et d'Enrico… Sapristi ! Je me verrai obligé de… »

Savez-vous ce qu'il comptait faire dans cette éventualité ? Je laisserai chacun se faire sa propre opinion !

En une seconde, il fut à l'endroit où gisait le jet d'eau du pauvre Alphonso. Remarquant un petit tas de cendres à proximité, Prigio l'aspergea d'eau magique. Alphonso revint aussitôt à la vie, plus gai que jamais, et l'épée à la main.

« Holà, Prigio ! s'écria-t-il. Tu es venu m'aider à combattre le monstre ? Je me suis endormi, et j'ai rêvé qu'il me battait. Mais ensemble, nous en viendrons à bout. Comment va Evalyn ?

— Elle est plus jolie de jour en jour, répondit Prigio. Mais elle se fait du souci pour toi. Bon, le dragon a été vaincu ; il est mort, donc tu peux l'oublier. Il se trouve que j'ai laissé Enrico quelque part. Attends-moi une minute, je vais aller le chercher. »

Le prince ne souhaitait pas qu'Alphonso devine qu'Enrico et lui avaient eu le dessous lors du combat avec le monstre.

« D'accord, mon vieux, dit Alphonso. Mais dis-moi, aurais-tu quelque chose à manger sur toi ? Je n'ai jamais eu aussi faim de ma vie ! »

Prigio y avait pensé, et lui apporta un peu de saucisse froide - dont son frère était friand -, et un morceau de pain. En voyant cela, Alphonso exprima sa complète satisfaction. Puis le prince remonta un peu la colline, non sans avoir averti au préalable son frère de ne pas s'asseoir sur le tapis. - Il fallait éviter un incident du type de celui qui s'était produit avec Malcom -. Dans une cavité du relief, il aperçut l'épée d'Enrico, dont la poignée sertie de diamants scintillait au soleil. Et là aussi, il y avait un petit tas de cendres grises. Le prince fit tomber au dessus quelques gouttes d'eau de la Fontaine des Lions, et voilà Enrico, se relevant de la même façon qu'Alphonso.

« Quel paresseux tu es, Enrico ! dit le prince. Allons, viens ! Alphonso va finir notre gueuleton tout seul si nous ne nous montrons pas ! »

Ils revinrent à temps pour partager les reliefs du repas, et Prigio leur raconta le combat des deux créatures. Ils trinquèrent alors à la santé du rémora. Aucun des deux frères ne s'était rendu compte qu'il avait été vaincu et tué. En effet, Prigio inventa une fable selon laquelle la montagne était ensorcelée : tant que le dragon était en vie, quiconque s'approchait était plongé dans un profond sommeil. Cependant, il leur dit la vérité au sujet du tapis magique. Ses frères n'en furent pas autrement

surpris, ayant déjà appris son existence dans les Mille et une nuits, et autres récits historiques.

« Et maintenant, je vais vous montrer quelque chose de vraiment drôle, dit Prigio. Il leur demanda à tous deux de prendre place sur le tapis, puis il fit le souhait d'être dans la vallée du rémora. En un instant, ils se trouvèrent parmi les chevaliers que la bête - rappelez-vous ! -, avait frigorifiés -. Ils étaient fort nombreux. On trouvait parmi eux des grecs, des romains, et des chevaliers du Temple, tels que Front de Bœuf, ou Brian de Bois-Guilbert ; en bref, tous les courageux guerriers venus affronter le rémora depuis le commencement du monde.

Prigio versa alors dans les chapeaux de chacun de ses frères un peu d'eau magique, leur demandant d'en répandre quelques gouttes sur les cadavres glacés de tous les chevaliers. Et les voilà tous ressuscités, avec armes et chevaux, en s'écriant : « Longue vie au prince Prigio ! », en grec, en latin, en égyptien, en français, en allemand et en espagnol, - langues que le prince comprenait parfaitement et parlait couramment -.

Il les fit se ranger en ordre, et leur ordonna de prendre la route de Blanbury, afin d'annoncer son retour prochain. Les chevaliers partirent, les sabots de leurs chevaux frappant le sol, leurs bannières claquant au vent, et la pointe de leurs épées luisant au soleil. Ils entrèrent ainsi dans Blanbury, et je peux vous affirmer qu'en les voyant arriver au galop, le roi ne ressentait plus la moindre envie de faire exécuter Prigio !

- XIV -

Épilogue

es trois princes revinrent à Blanbury sur le tapis, et descendirent dans la meilleure auberge, où ils dînèrent et passèrent la nuit. Le lendemain, en compagnie de l'ambassadeur - qu'on avait mis au courant de tout -, et de Lady Celandine, ils s'envolèrent confortablement pour Ashburton.

Le roi, ainsi que Lady Evalyn et Lady Arabella fondirent tous en larmes à la vue d'Alphonso et d'Enrico. Les deux princes ne comprirent pas pourquoi tout le monde pleurait ! Mais bientôt, tous riaient et plaisantaient à nouveau.

C'est alors que le roi - pouvez-vous croire cela de sa part ? -, refusa de rendre à Prigio son rang de prince héritier. Les rois sont comme ça, parfois…

Prigio demanda alors tout à fait calmement qu'on lui apporte la tête du dragon. Puis il menaça de verser dessus un peu d'eau magique, afin de ressusciter la bête, si son père ne revenait pas à la raison. Grognio en fut tellement épouvanté qu'il s'excusa sur le champ. Il serra la main de son fils devant toute l'assemblée, le remercia, et lui dit qu'il était fier de lui. Quant à Lady Celandine, le vieux souverain s'en enticha à un tel point qu'il demanda à l'aumônier royal de venir unir les jeunes couples sur le champ. Tout cela sans attendre que les gâteaux de mariage ou les costumes de cérémonie aient été confectionnés…

Tous avaient formé une procession afin de se rendre à l'église, quand on vit réapparaître… la reine ! Celle-ci avait voyagé par la route, et n'était heureusement au courant de rien de ce qui s'était passé depuis que Prigio, Malcom et le roi avaient

quitté Blanbury. Je dis « heureusement », car si elle avait été au courant, elle n'en n'aurait pas cru un mot. Elle fut enchantée de revoir Alphonso et Enrico, et leur dit :

« Vilains garçons ! Où donc avez-vous été vous cacher ? Le roi m'a raconté une histoire à dormir debout, selon laquelle vous auriez été tués par un monstre légendaire ! Bah ! Ne me dites rien ! Pour ma part, j'ai toujours été d'avis que vous étiez allés faire un petit tour, et que vous rentreriez bientôt. Pas vrai, Prigio ?

— Certainement, Madame ! » répondit ce dernier.

Lady Celandine fut ensuite présentée à la reine, et cette dernière affirma que, bien que cet engagement ait été un peu trop rapide, il fallait laisser les jeunes gens mener leurs propres affaires. Sur ce point, elle avait bien raison !

Les trois couples furent mariés, dans d'extraordinaires réjouissances. Jamais Sa Majesté ne se douta, durant tout le restant de sa vie, que quelque chose d'inhabituel s'était produit…

La lune de miel de Prigio et Celandine se déroula dans le château où le prince avait été abandonné par la Cour. Il avait été magnifiquement restauré, et Maître Ralph s'y promenait, la queue en l'air, avec l'allure d'un propriétaire.

Le second jour, alors que la princesse étaient assise, aux côtés du prince, dans le jardin, ce dernier demanda :

« Êtes-vous heureuse, mon amour ?

Ce à quoi celle-ci répondit :

— Oh, oui…

Le prince n'aima pas le ton de sa voix, et insista :

— Non, il y a quelque chose. Dites-le moi.

— Eh bien, répondit Celandine, posant sa tête sur son épaule, et parlant tout bas :

— Je voudrais que nos amis vous apprécient davantage… Sans aller jusqu'à vous aimer, au moins qu'ils vous estiment… Or, cela est impossible, car tout le monde vous craint : vous êtes tellement intelligent ! Ne pourriez-vous prendre votre chapeau de souhaits, et faire le vœu de ne pas avoir plus d'intelligence que les autres gens. Comme cela, tous vous aimeraient !

Le prince réfléchit un instant, puis il répondit :

— Vos désirs sont des ordres, ma chère. J'y vais sur le champ ! »

Il monta une dernière fois en courant jusqu'au grenier enchanté, et mit le chapeau de souhaits.

« Non, se dit-il, je ne peux souhaiter cela. Chaque homme a des secrets pour son épouse, et voilà le mien.

Il dit à haute voix :

— Je souhaite *ne pas avoir l'air* d'être plus intelligent que les autres. »

Puis il redescendit à toute vitesse. Tout le monde remarqua en lui un changement notable - alors qu'il n'y en avait aucun… Car le prince demeurait tout aussi malin qu'il l'avait toujours été -. Il devint ainsi un prince fort populaire, et plus tard, le souverain le plus aimé de l'histoire du royaume de Pantouflia.

Cependant, Celandine lui disait parfois :

« J'ai l'impression, mon aimé, que vous êtes vraiment aussi intelligent qu'autrefois. »

Et ma foi, tel était bien le cas !